

# EXCELSIOR.

Journal Illustré Quotidien

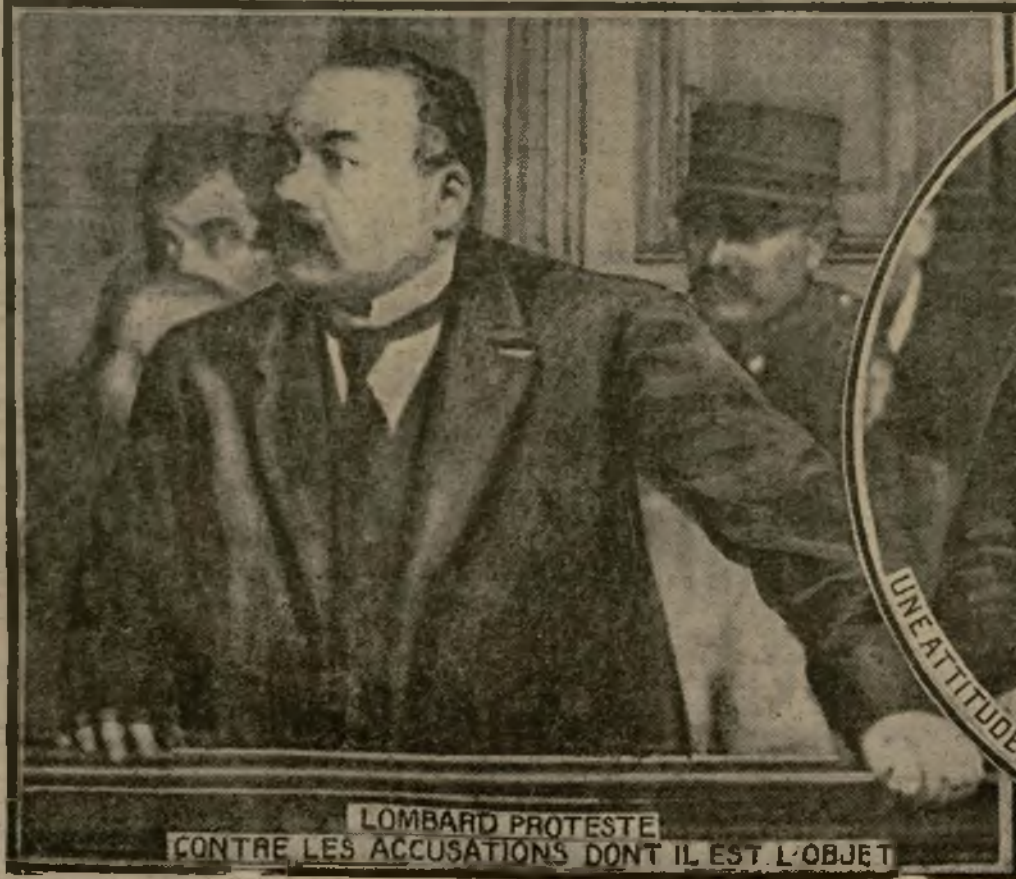
ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> au 16 de chaque mois)  
France. 1<sup>re</sup> An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Étranger. 1<sup>er</sup> An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

## Le procès des réformes frauduleuses. -- Interrogatoire de Lombard



Quatrième audience, hier. A l'ouverture, les nombreux témoins qui avaient été convoqués sont renvoyés à l'audience de mercredi. Aussitôt après commence l'interrogatoire de Lombard. Après avoir retracé sa vie médicale, celui-ci explique comment, au début de la guerre, il fit une demande pour être affecté au service de santé militaire et proteste contre les accusations dont il est l'objet.



## Le triomphe d'Apollon

Nous avons déjà commencé à nous préserver de l'alcoolisme ; nous aurons demain non seulement à augmenter notre population, mais à replacer à leur rang notre industrie, notre commerce, notre marine marchande. Tout cela n'est possible qu'avec l'aide de certaines réformes, de réorganisations auxquelles il convient de songer. Nous aurons aussi à assurer la sauvegarde de notre esprit français et son rayonnement dans le monde.

Les questions économiques et industrielles ne peuvent, en effet, nous faire oublier que la France doit demeurer aussi une grande puissance de l'esprit.

Dans un beau livre, *Entre les Deux Mondes*, paru il y a quelques années, Guglielmo Ferrero fait dire à un de ses héros que lorsqu'il vient à Paris il lui arrive de remonter l'avenue des Champs-Élysées vers l'Arc de Triomphe, et il se sent là « tout petit sur une immense route de l'histoire du monde », mais alors il ne peut s'empêcher de penser à l'énorme production, chaque année croissante, du fer en Allemagne. Et il se demande qui l'emportera, de Vulcain ou d'Apollon, de la quantité ou de la qualité.

Voilà qui donne toute sa signification à la guerre actuelle. La victoire de la France, ce sera vraiment celle d'Apollon, encore qu'Apollon ait dû, pour vaincre, apprendre à forger le fer. Jusque sur les champs de bataille, sur ceux de la Marne, comme sur ceux de l'Yser, aujourd'hui devant Verdun, la France réalise la victoire de la qualité sur la quantité, et c'est parce que le triomphe français enchaînera Vulcain au char d'Apollon que la beauté et les qualités qui font la grandeur et la noblesse de l'esprit humain ne disparaîtront pas du monde.

Ces qualités, il nous appartiendra de les développer encore ; cette beauté, de la faire rayonner davantage, s'il est possible, au lendemain de la guerre.

A une enquête sur « les jeunes hommes d'aujourd'hui », parue en 1913, un jeune écrivain avait répondu : « Je lutterais avec la même énergie pour conserver un sonnet de Ronsard et une province de l'Est, un tableau du Poussin et un paysage de l'Île de France... » L'état d'esprit de ce jeune homme était celui de la plupart des Français cultivés quand éclata la guerre : c'est avec cette même pensée qu'un grand nombre donnèrent déjà leur vie. Certes, pour tous, la France représentait bien la Justice et le Droit ; elle était cependant encore qu'un concept sentimental et intellectuel, mais vraiment une réalité à laquelle ils se sentaient participer autant par leur sensibilité que par leur intelligence ; leur patriotisme était fondé sur l'intuition certaine des besoins de leur esprit, et c'était un esprit de haute civilisation.

Les qualités françaises, qui ont permis les sonnets de Ronsard, les tableaux du Poussin, l'œuvre de Racine, nos merveilles gothiques aussi bien que le château de Versailles, font partie de notre patrimoine autant que notre territoire. L'acharnement des Allemands à détruire tout ce qui rappelle notre glorieux passé qui témoigne d'elles, montre la haine que l'Allemagne leur porte. Elle reverait de dominer sur un Occident qui serait commencent la philosophie à Kant, limiterait la musique à Wagner, et qu'elle couvrirait de monuments style Germania et de maisons munichoises. De la beauté vivante de l'Occident, elle voudrait faire une beauté morte.

C'est l'avènement de cette barbarie que représente le germanisme et qu'entend, même après cette guerre, préparer une ligue comme celle « Ligue des Germains » dont on nous annonçait récemment la fondation. Aussi avec la paix verrons-nous revenir à Paris le Boche cauteleux de paix ; aux côtés du Boche de commerce, du Boche d'industrie, il y aura le Boche de théâtre, le Boche de peinture, le Boche de littérature. Ce ne seront peut-être pas ceux d'avant la guerre qui reviendront ; même dissimulés sous des naturalisations d'emprunt, ils leur ressembleront comme des frères et ils prodigueront l'or pour encourager tout ce qui est l'ennemi de notre génie ; car ils savent que le plus grand vice des démocraties qui sont gouvernées par l'opinion est que même la pensée et l'art risquent d'y glisser peu à peu au service de l'ur qui donne la puissance.

Hé bien ! nous devons songer dès aujourd'hui aux moyens de sauver demain notre esprit français, notre beauté d'Occident.

On a parlé d'une France nouvelle, qui s'était révélée sur les champs de bataille. Non ! Il n'y a pas de France nouvelle, il y a la France et voilà tout : celle de Paris et de nos provinces à laquelle les circonstances ont permis de montrer ses qualités guerrières d'élan, de volonté, de sacrifice qu'elle eut toujours. Suscitons demain dans la paix les circonstances nécessaires, et nous aurons une France de paix

aussi belle que la France de guerre, et elle aussi étonnera le monde.

De bons esprits pensent avec raison qu'un réveil du régionalisme ferait naître ces circonstances en permettant la mise en valeur de toutes les régions de la France. En même temps que des industries régionales, nous aurions alors aussi un art régional, né de ce sol que cette guerre nous aura fait aimer encore davantage : un art soustrait aux influences commerciales qui sont trop souvent des influences ennemies ; les admirables artisans d'autrefois réapparaîtraient, mais sachant s'adapter aux nécessités modernes. Nos universités redeviendraient des foyers de culture littéraire où se conserveraient vivantes les traditions de notre grande histoire, de notre grande prose, de notre grande poésie.

A Paris viendraient se donner rendez-vous, pour se confronter, les productions originales de nos provinces. Paris redeviendrait vraiment, et de toutes les manières, leur capitale où se rencontreraient toutes les qualités de l'esprit de France. Ce sont elles que nos amis étrangers y viendraient aimer. Ce serait alors vraiment le triomphe d'Apollon, de l'Apollon d'Occident.

Georges Le Cardonnell.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

*Vous ne connaissez pas Grothaus ? Grothaus est un archéologue allemand qui vient de découvrir, dans Maurice Barrès, la preuve que ce sont les Français qui ont eux-mêmes démolis leurs cathédrales !*

*C'est bien simple : Barrès a consacré tout un livre à soutenir cette juste thèse : que nos églises de campagne, même celles qui ne sont pas classées comme monuments historiques, celles qui ne présentent pas un intérêt d'art, n'en constituent pas moins un patrimoine d'histoire, de traditions, d'émotions, de beauté sentimentale, qu'à ce titre elles doivent être respectées, conservées — et que certaines municipalités françaises n'ont pas toujours compris ce devoir.*

*Là-dessus, M. Grothaus écrit : « Vous voyez bien Les Français, de l'aveu même de M. Barrès, détruisent eux-mêmes leurs églises : après quoi ils nous imputent à crime d'en faire autant ! »*

*C'est, à proprement parler, se moquer du monde. Ce qu'on reproche aux Allemands, ce n'est pas d'avoir bombardé quelques modestes chapelles de campagne non classées, telles que celles dont Barrès a pris la défense, mais bien des monuments historiques et des trésors d'art !*

*« Nous le déplorons, répond M. Grothaus, qui fait ainsi un aveu. Mais ce fut par nécessité de guerre, et les Français en ont fait autant en Belgique. De plus, ils ne disent pas, ou ne savent pas, tout ce que nous autres archéologues allemands, venant à la suite des armées allemandes, avons sauvé. »*

*Où monsieur Grothaus ! Nous ne sommes pas allés, en Belgique, plus loin que Charleroi, qui est à la frontière, et Namur. Et ce n'est pas nous qui avons brûlé Namur, après en avoir massacré les habitants civils (voir les documents officiels).*

*Je vous demande aussi dans combien de cas tels que celui de l'endémisme des œuvres de Ligier Richier, dans l'Est, vos archéologues allemands n'ont pas « conservé » ces œuvres à la manière d'Ugolin, je veux dire pour les garder ?*

*Et enfin, je dis qu'il est prouvé que les armées allemandes n'ont détruit la cathédrale de Reims, l'hôtel de ville d'Arras, la sublime Halle aux Drapiers d'Ypres, que le jour où il leur fut démontré qu'elles n'entreraient pas dans ces villes — et que même une des meilleures preuves qu'elles n'espèrent plus prendre Verdun, c'est qu'elles viennent d'y faire la même chose.*

Pierre Mille.

M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat, et M. Bonnat, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, ont-ils déjà reçu la requête qu'avaient l'intention de leur adresser les « enfants perdus » de l'Art ?

Une réunion émouvante commémorait, ces jours-ci, la mort au champ d'honneur de jeunes architectes, peintres, sculpteurs, graveurs, anciens élèves de l'Ecole des Beaux-Arts. Mais ceux qui se sont passés

de cet enseignement ? Ceux qui rendent aux musées un culte solitaire et ne font cause commune avec les « artistes réguliers » que pour mourir face à l'ennemi ?

En raison de cette solidarité dernière, nos bons et chers bohèmes n'ont-ils pas droit à un modeste monument qui commémorerait leur sacrifice à la patrie et serait élevé dans la cour même de l'Ecole des Beaux-Arts ?

Tel est leur vœu précis, obsiné !

Le motif invoqué par eux ? Ecoutez-le ! Il doit être gravé sur la pierre du monument et perpétuer leur tour d'esprit, empreint de bonne humeur moqueuse :

« On nous a trop oubliés de notre vivant pour qu'on ne se souvienne pas de nous après notre mort ! »

\*\*\*

C'est « du dinde » !

Cette expression montmartroise, qui signifie à peu près : « C'est parfait ! », a droit de cité dans les tranchées. Son introducteur dans le « dictionnaire du poilu » est un brave capitaine d'artillerie.

Ce capitaine, un jour, observait, de la première ligne, les effets du tir de « Dudule » sur la tranchée boche. (Notons, en passant, puisque nous parlons de terminologie, que « Dudule » est le nom d'amitié que donnent les fantassins au canon de 75.) Donc, observant le tir de Dudule, notre capitaine transmettait au téléphoniste ses indications : « Raccourcir... Allonger... »

Lorsque les obus, grâce à la merveilleuse précision de notre canon, tombèrent en plein sur l'objectif visé, le téléphoniste demanda :

— Et maintenant, mon capitaine, que faut-il transmettre ?

— Dites-leur que c'est du dinde ! clama l'officier. Les artilleurs comprirent cette énergique expression, et les fantassins l'adoptèrent.

\*\*\*

Le Conseil municipal de Londres vient de publier un petit livre destiné aux enfants. On leur y apprend le but de la guerre et on leur indique les sacrifices qu'ils doivent s'imposer jusqu'à la victoire, dans un but d'économie.

Or donc, l'on demande aux bambins anglais de se priver de bonbons, de gâteaux et de cinéma ; de ne gâcher ni cahier, ni plume, ni encre ; de n'employer les tramways, omnibus ou trains que lorsqu'ils ne pourront faire autrement.

Et voici le genre de problèmes soumis aux enfants pour leur démontrer la valeur des petites épargnes :

« Les quarante-cinq millions d'habitants de la Grande-Bretagne gâchent chacun un morceau de pain de 3 pouces carrés, sur un demi-pouce d'épaisseur. Dites la grandeur du pain que ces déchets représentent. »

Le problème est difficile, et l'espoir de la tranche de pudding qui en faciliterait peut-être la solution n'est plus permis.

\*\*\*

Il y a Kaiser et... Quezer.

Il y avait, avant la guerre, un tas de gens qui s'appelaient Kaiser. Evidemment, ils étaient moins nombreux que les Durand, les Dupont et les Martin. Mais, tout de même, ils étaient un certain nombre.

C'étaient pour la plupart de bons Alsaciens, voire même quelques Hongrois ou Autrichiens, naturalisés de vieille souche. S'appeler Kaiser, en ce moment, n'est guère flatteur. Mieux vaut s'appeler Troppmann ou Franzini. Tel fut l'avis de ces bons patriotes qui tous changèrent l'orthographe de leur nom.

Aujourd'hui, on ne trouve plus de Kaiser. Mais on rencontre des Keuzer, des Kaser, des Kiser, des Keyser... Nous avons même vu un Quezer.

Allez dire après cela que les noms propres n'ont pas d'orthographe !

\*\*\*

Il paraît que lorsque M. Hughes, le premier ministre d'Australie, débarqua en Angleterre, il portait à la boutonnière une petite branche d'eucalyptus, l'arbre « national » de son île.

Le lendemain, quelques membres des cercles chics de Londres, entre autres du Pilgrim's Club, arboraient discrètement, au revers de leur smoking, le brin d'eucalyptus bleuâtre...

Vous n'allez pas vous étonner qu'il ait déjà franchi le détroit !... Il n'est sous-marin boche ou zepelin capables d'arrêter une mode parisienne qui a passé par Londres ! Nos élégants, voire nos élégantes, adoptent à qui mieux mieux l'insigne, du reste très artistique, de M. Hughes !

Et voilà qui prouve que les antipodes ne sont pas si aux antipodes que cela !

Le Veillen



## Méditations d'un optimiste

### Sur le prix du lard

C'est un Berlinois qui raconte cette histoire. Ce Berlinois est très fier parce que sa femme est une ménagère fort ingénieuse. Avec des légumes tantôt frais, tantôt conservés, tantôt même avariés, avec aussi quelques cubes de potage, elle parvient à lui faire une cuisine excellente et où même le goût de la viande parfois se retrouve. Pourtant après un certain temps de cette alimentation, un désir fou lui vient : manger autre chose et peut-être même du vrai lard.

A la vérité, Berlin n'en manque pas et même, chaque jour, il passe devant l'imposante devanture où le porc trône sous toutes ses formes. Il rêve de pénétrer dans ce palais. D'abord son audace l'effraie; longtemps il hésite; enfin, brusquement il se décide, entre, et désignant un immense quartier de lard, il demande :

— Combien ?

— Trois mark trente la livre, si vous achetez le morceau. Trois mark cinquante, si vous achetez au détail.

— Donnez-m'en une livre, fait-il avec humilité.

Alors, la charcutière prend un morceau de lard, le lui montre et comme déjà l'eau lui vient à la bouche, lui demande :

— Ceci va-t-il ?

— Ceci va, répond-il avec délices.

— Et vous aurez, fait-elle en souriant, quelque chose d'avec. Alors, elle découpe trois quarts de livre de lard, y ajoute tranquillement un quart de livre d'os et lui tend le tout, en disant gentiment :

— Voilà.

Le malheureux Berlinois la regarde avec des yeux agrandis par l'angoisse.

— Eh quoi ? fait-il, à trois mark cinquante la livre de lard, vous y mettez encore un quart d'os ! Alors la charcutière se fait sévère.

— Si vous n'êtes pas content, dit-elle, vous n'avez qu'à ne pas acheter.

Le Berlinois n'est pas content. Il n'achète pas, renonce à ce rêve, après tant d'autres et s'en va chercher avec sa carte de rationnement les dix litres de pommes de terre que le gouvernement lui alloue pour sa consommation hebdomadaire.

— Cette fois encore, je les mangerai sans lard, conclut-il avec mélancolie.

\*\*\*

Cette histoire n'est point inventée. Je l'ai traduite fort exactement dans la rubrique « du Grand Berlin » que publie régulièrement le *Vorwärts*.

Étonnez-vous après cela qu'il y ait une minorité de dix-huit ou vingt socialistes allemands pour déclarer que tant n'est plus dorénavant pour le mieux dans le plus beau des empires, et que le *Vorwärts* approuve leur point de vue.

J'entends que ces socialistes et leur journal affirment n'être poussés à la révolte que par des idées générales. A les en croire, ce qui les torture, c'est uniquement le rêve lardivement retrouvé de l'internationalisme ouvrier; ils n'ont d'autres préoccupations que de réaliser le bonheur du peuple allemand et conséquemment celui de tous les autres.

Encore reste-t-il qu'aucun peuple ne peut être vraiment heureux quand le lard lui coûte trois mark cinquante la livre — c'est-à-dire un peu plus de 1 fr. 35 — y compris un quart d'os. Et il est assez convenable qu'à ce cours-là les socialistes eux-mêmes renoncent à résoudre la question sociale.

Ainsi se trouve, une fois de plus, démontré que les idées générales gagnent toujours à reposer sur des expériences particulières.

Je dédie cette histoire aux ménagères qui se plaignent de la vie chère à Paris. Je suis bien convaincu qu'elle ne les consolera pas, mais elle les instruira — ce qui est déjà quelque chose.

Il y a quinze mois, des économistes graves nous annonçaient que l'Allemagne n'avait plus de vivres que pour trois mois. Tout le monde a pu constater que les économistes s'étaient trompés, et ce qu'il y a de grave, c'est que personne n'en ait paru sérieusement étonné.

Cette fois, ce sont les humoristes qui poussent le cri de détresse. Nous aurions tort sans doute de fonder sur eux-ci beaucoup plus d'espérances que sur ceux-là. Néanmoins, je ne puis me défendre de trouver qu'ils ont l'air beaucoup plus sérieux.

Candide.

### Les Anglais détruisant les forts de Smyrne

LONDRES. — Le correspondant du *Times* à Salonique télégraphie qu'un navire anglais a bombardé les forts de Saint-Georges et les défenses côtières de Smyrne pendant trois heures; tout a été réduit en poussière.

Les Turcs n'auraient pas riposté.

## LES ZEPPELINS

### Un troisième raid sur l'Angleterre

LONDRES. — A 1 h. 15 du matin, le War Office a communiqué la note suivante :

Un raid de zeppelins a eu lieu la nuit dernière. La côte d'Ecosse, ainsi que les comtés du nord et du sud-est de l'Angleterre ont été attaqués.

Des bombes ont été lancées sur différents points, mais les détails manquent encore.

LONDRES. — Un habitant d'une ville de la côte orientale d'Ecosse bombardée cette nuit par les zeppelins a déclaré :

« L'attaque a commencé vers minuit et a duré quarante-cinq minutes. Vingt bombes au minimum ont été jetées et n'ont causé que de légers dégâts. »

#### Le bilan des deux premiers attentats

LONDRES. — Les deux attaques aériennes dirigées contre les côtes anglaises par des zeppelins, la première dans la nuit de vendredi à samedi, la deuxième dans celle de samedi à dimanche, ont fait de nombreuses victimes.

On compte : pour le premier raid : 43 morts et 66 blessés; pour le second : 17 morts et 100 blessés.

Au total : 60 morts et 166 blessés

L'importance des dégâts matériels n'est pas encore définitivement établie. Mais on sait que sept maisons, trente-sept cottages, une église, un hôtel de ville, un hangar à tramways, ont été détruits dans la nuit de vendredi; huit maisons, dans celle de samedi.

Les premiers zeppelins ont lancé 200 bombes explosives et incendiaires.

(Voir les détails page 4.)

### Huit bombes sur Dunkerque

DUNKERQUE. — Hier soir un zeppelin a fait son apparition sur Dunkerque. Il a jeté huit bombes qui n'ont causé aucune panique. Dunkerque, aguerrie par les tirs de l'artillerie à longue portée, ne s'est pas émue. Il y a deux morts et quatre blessés. Le vaisseau aérien n'est resté que très peu de temps au-dessus de notre ville.

[Le communiqué officiel d'hier, 3 heures, que nous publions d'autre part, confirme en tous points cette nouvelle.]

#### Les pertes des pirates

ROME. — Le *Giornale dei Lavori pubblici* dit tenir de source absolument sûre que depuis le commencement de la guerre l'Allemagne a perdu 47 zeppelins et 368 avions.

Les victimes, c'est-à-dire les soldats qui les montaient, atteignent le chiffre de 1.400.

L'Autriche a perdu tous ses dirigeables et 184 avions; elle n'a pas remplacé ses dirigeables; l'Allemagne en a construit une quarantaine, dont quelques-uns ne sont pas encore terminés.

### M. ASQUITH A ROME



M. ASQUITH (à gauche) est reçu, à la gare de Rome, par M. SALANDRA (à droite).

Ayuntamiento de Madrid

## LA BATAILLE DE VERDUN

Nous reprenons le bois de la Caillette et la partie occidentale du village de Vaux.

L'effort que l'ennemi vient de prononcer contre nos positions de Douaumont et de Vaux est le plus considérable qu'il ait tenté depuis les furieux assauts des dix premiers jours de mars. Encore convient-il d'observer que le front de combat était alors beaucoup plus étendu : il allait, sur la rive droite de la Meuse, du bois d'Haudremont au village de Vaux, et à partir du 5 mars d'autres attaques étaient menées simultanément sur la rive gauche, entre Béthincourt et la Meuse soit environ quatre kilomètres de part et d'autre.

L'attaque de dimanche s'est produite sur un front d'environ trois kilomètres de largeur, entre Douaumont et Vaux, le long du chemin très encaissé qui relie ces deux villages. L'ennemi a d'abord réussi à prendre pied dans le bois de la Caillette, situé à l'ouest de ce chemin, mais nos contre-attaques l'en ont rejeté presque entièrement au cours de la nuit. Hier matin, il n'en occupait plus que la corne septentrionale, qui touche au fort de Douaumont.

Ce résultat n'est pas en rapport avec les pertes de l'ennemi, qui ont été plus fortes que



jamais, grâce au système d'attaque qu'il a employé. Aussi le communiqué allemand d'hier, qui parle vaguement de « combats engagés au sud et au sud-ouest de Douaumont », trahit-il une déception sensible.

Dans les débuts de la bataille, la tactique des Allemands était d'envoyer de fortes reconnaissances, pour juger des effets du bombardement avant de déclencher les attaques aux points les plus éprouvés. Ils procédaient aujourd'hui en sens inverse : les vagues d'assaut sont lancées sur tout le front, et quand elles ont disparu, des colonnes essayent de profiter de l'ébranlement qu'elles peuvent avoir causé.

La première méthode pouvait, en effet, réussir contre des effectifs très inférieurs en nombre, qui n'offraient pas la même résistance sur toute la ligne, comme c'était le cas dans les premiers jours. L'ennemi s'est rendu compte ensuite que nos troupes renforcées tenaient bon dans leurs abris, malgré le bombardement le plus violent, et en sortaient aux premiers symptômes d'attaque. Dans ces conditions, les reconnaissances étaient destinées à fondre sans aucun effet utile sous nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

C'est pourquoi on essaye aujourd'hui de jeter contre nous des masses d'infanterie pour achever l'œuvre de l'artillerie. Ces masses sont destinées à être fauchées, elles sont pareilles à des projectiles qui agissent par leur choc et se détruisent en atteignant le but. Jamais le nom de « chair à canon » n'a été mieux mérité.

Ce procédé barbare peut obtenir par endroits un avantage de terrain, mais à un prix qui rend toujours cet avantage illusoire. Faut-il rappeler encore que le but de la guerre n'est pas de gagner du terrain, mais de réduire l'armée ennemie à l'impuissance ?

L'armée allemande est encore loin de l'impuissance; elle y parviendra inévitablement, si elle s'obstine à un jeu de massacre dont elle est la première victime.

Aux dernières nouvelles, nos contre-attaques nous ont rendu la totalité du bois de la Caillette et la partie occidentale du village de Vaux. Une fois de plus, la vaillance héroïque de nos soldats vient de rendre inutiles les efforts de l'ennemi et ses lourds sacrifices.

Jean Villars.



## Explications et protestations — sincères, c'est une autre affaire — du commandant du L-15.

Le commandant du L-15, Carl Breithaupt, questionné par le correspondant du *Herald*, autorisé à s'entretenir avec lui, a certifié que le but véritable des expéditions des zeppelins n'est pas de répandre la terreur, mais qu'il est strictement militaire.

« Je suis sûr, dit Breithaupt, que nos bombes ont causé de graves dégâts à plusieurs établissements militaires ou fabriques de munitions. »

Il exprima une sincère incertitude quand le journaliste lui affirma que les dirigeables n'avaient jamais causé de dommages importants aux établissements militaires, que tous les bâtiments détruits étaient des magasins, des résidences privées ou petites usines ne travaillant pas pour l'armée, et que dans le total des personnes tuées et blessées par les zeppelins, le nombre des mobilisés militaires était insignifiant.

D'ailleurs, Breithaupt ne put alléguer aucun fait corroborant son assertion. Le journaliste demanda à Breithaupt et à son lieutenant :

« Pouvez-vous distinguer particulièrement les édifices en-dessous de vous, tels que les grandes églises comme Saint-Paul ou les édifices comme les Chambres du Parlement ? »

Ils déclarèrent ne pouvoir pas répondre à cette question.

De même, quand il leur demanda s'ils avaient jeté des bombes au cours de leur dernier raid, celui où ils avaient perdu leur dirigeable, ils se réfugièrent dans un silence obstiné et le commandant Breithaupt répondit finalement :

« C'est là également une question à laquelle nous ne pouvons pas répondre. »

### Comment l'équipage est traité

Les deux officiers occupent comme prison deux chambres très gaies de la caserne, où ils sont servis par leur propre domestique. Ils sont nourris exactement comme les officiers anglais de la caserne. Tous deux recommandent qu'ils avaient été très bien traités depuis leur capture.

Il est permis aux hommes de se promener tous les jours dans la cour et de faire autant d'exercice qu'ils le désirent.

Après avoir quitté les officiers, le correspondant du *Herald* eut une conversation avec une douzaine d'hommes faisant partie de l'équipage du zeppelin.

Tous nièrent avoir eu connaissance du lancement des bombes, et des circonstances dans lesquelles il se poursuivait. Ils ne voulurent dire ni de quelle partie du dirigeable ni par qui les bombes furent lancées.

Il devenait manifeste qu'ils obéissaient à une consigne et que ces réponses concertées leur avaient été dictées d'avance, pour le cas où le dirigeable serait pris.

Tous s'accordèrent à affirmer que les nuages, très opaques au moment de l'attentat, les avaient empêchés de rien distinguer au-dessous d'eux.

## LE DEUXIÈME RAID

LONDRES. — L'interdiction des désignations géographiques telles que les noms de localités, villes ou comtés, laisse nécessairement dans le vague les renseignements relatifs aux dégâts.

Sur la côte Nord-Est, dans une ville non nommée, des dégâts importants ont été causés dans les quartiers ouvriers, où plusieurs immeubles ont été détruits en partie ou totalement.

Un tramway, stationné dans l'une des rues principales, fut atteint par une bombe qui tua un inspecteur de la ligne, broya la jambe à une femme-conducteur, tua net le leader du parti travailliste local, qui faisait office de constable spécial, et creusa un trou énorme dans la chaussée.

Dans une autre ville de la même région, un immeuble a été incendié et l'on a retrouvé les deux cadavres d'une femme et d'un enfant.

Sur la côte Est, les zeppelins, arrivés de grand matin, survolèrent, durant 15 minutes, une ville non nommée et lancèrent plusieurs bombes dont les effets ne sont pas évalués. A 9 heures, ils survolèrent une autre ville; une vigoureuse canonnade les empêcha d'atteindre l'objet qu'ils avaient en vue.

A quinze milles de là, autre attaque d'une autre ville, où neuf bombes tuent six personnes. Dans une petite ville voisine, quatre tués. La tempête ayant endommagé les communications télégraphiques, les opérations de signalement des zeppelins ont été défectueuses.

### Le major von Bismarck serait rappelé • de Berne

BERNE. — Le major von Bismarck, attaché militaire allemand, compromis dans l'affaire des colonels Egli et Wattenwyl, serait rappelé de Berne. Cette mesure, demandée par le gouvernement fédéral, est tenue pour imminente. La main de l'attaché allemand aurait été surprise de nouveau dans des affaires d'espionnage, notamment dans l'affaire Behrmann.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Lundi 3 Avril (610<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — Cette nuit, un zeppelin a lancé huit bombes sur la ville de Dunkerque, causant des dégâts matériels peu importants. Deux personnes de la population civile ont été tuées et quatre blessées.

A l'ouest de la Meuse, bombardement continu des villages d'Haucourt et d'Esnes sans action d'infanterie.

A l'est de la Meuse, les combats qui ont continué au cours de la nuit dans la région Douaumont-Vaux nous ont été favorables. Nous avons gagné du terrain dans le bois de la Caillette. Notre ligne s'appuie à droite sur l'étang de Vaux, traverse le bois de la Caillette dont l'ennemi occupe la corne nord et rejoint nos positions au sud et à l'ouest du village de Douaumont. Il se confirme que les attaques allemandes d'hier se sont déployées sur un front de trois kilomètres en vagues successives, suivies de petites colonnes d'assaut. Notre artillerie et nos feux d'infanterie ont causé de grandes pertes dans les rangs ennemis.

En Woëvre, nuit calme.

En Lorraine, nos tirs d'artillerie ont provoqué plusieurs incendies dans les Remahois (à l'ouest de Leintrey), dans la région d'Anceville (au sud de Blamont). Une reconnaissance ennemie, qui tentait d'aborder nos positions, a été repoussée par notre fusillade. Près de Moyen, un avion allemand est tombé dans nos lignes; les aviateurs ont été faits prisonniers.

**VINGT-TROIS HEURES.** — Entre Soissons et Reims, nous avons exécuté des tirs de concentration sur les organisations allemandes au nord du bois des Buttes et du mont de Sapigneul.

En Argonne, nos batteries ont violemment canonné la corne ouest du bois d'Avocourt. Un blockhaus ennemi a été détruit et un dépôt de munitions a fait explosion.

A l'ouest de la Meuse, les Allemands ont lancé hier, en fin de journée, une vigoureuse attaque entre Haucourt et Béthincourt, sur nos positions de la rive nord du ruisseau de Forges que nous avions évacuées et reportées sur la rive sud dans la nuit du 31 mars au 1<sup>er</sup> avril, sans que l'ennemi s'en aperçût. Surprises par le feu violent dirigé de nos nouvelles positions et les tirs de flanquement de Béthincourt, les troupes ennemies ont subi des pertes importantes sans avoir combattu.

Aujourd'hui, bombardement assez violent de la région des bois Bourrus. Aucune action d'infanterie.

A l'est de la Meuse, nos contre-attaques se sont développées avec succès au cours de la journée. Nous avons rejeté l'ennemi jusqu'à la lisière nord du bois de la Caillette et au nord de l'étang de Vaux. Une dernière contre-attaque, particulièrement vive, nous a permis de réoccuper la partie ouest du village de Vaux que nous avions évacuée.

En Woëvre, intense activité d'artillerie dans le secteur de Moulainville.

### LA GUERRE AERIENNE

En représailles du bombardement de Dunkerque effectué par un zeppelin la nuit dernière, trente et un avions alliés ont lancé sur les cantonnements ennemis de Keyem, Eessen, Terrest et Houthulst, quatre-vingt-trois obus de gros calibre.

Dans la nuit du 2 au 3 avril, une de nos escadrilles a bombardé la gare de Conflans.

Dans la journée, de nombreux combats aériens ont été livrés avec succès dans la région de Verdun; nos aviateurs ont abattu quatre avions allemands. D'autres appareils ennemis ont été mis en fuite ou contrainsts d'atterrir.

## Propos d'un inconnu SOCIAL-DEMOCRATIE

Nous ne nous laisserons pas prendre aux nouvelles malices de la social-démocratie allemande. Elles sont cousues d'un fil trop blanc...

Désolés des attitudes françaises de certains groupes qu'ils croyaient leurs frères, ces messieurs viennent d'inventer une scission destinée à provoquer chez nous une initiative identique. Cette scission veut trop nous plaire. Donc, elle est du « chiqué ! »

Mais nous n'avons pas à nous occuper des soi-disant dissidents. Nous ne connaissons qu'une sorte de social-démocrates qui sont les frères des pangermanistes.

Ce qui a étonné et ce qui étonne toujours, en France, c'est l'adhésion des socialistes allemands aux visées du kaiser et de son chancelier.

Aussi bien les socialistes que la classe bourgeoise, chez nous, ne sont pas revenus de leur stupeur en assistant au spectacle inattendu de cette social-démocratie qui se posait, aux yeux du monde, comme la grande gardienne de la paix universelle, dont le chef, le grand maître Bebel, a protesté véhémentement, en 1871, contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, mais qui soudain, en 1914, adhéra pleine d'enthousiasme à la ruée contre la France, et, en décembre 1915, déclara que l'Alsace-Lorraine était et devait rester une définitive propriété allemande, terre d'empire taillable et corvéable, sans doute parce que les morts vont vite, et que l'ombre de Bismarck en impose plus aux social-démocrates que l'ombre du vieux Bebel.

Beaucoup croient se trouver en présence d'un de ces phénomènes de psychose de guerre qui restent toujours mystérieux. Or, il y a quelque chose de beaucoup plus simple : il y a la façon de vivre du peuple allemand.

La réunion des groupes professionnels (les « vereine »), qu'ils soient ouvriers ou bourgeois, est une des bases de la société allemande. Ils foisonnent littéralement. Ce sont des sociétés, non seulement reconnues par l'Etat, mais encouragées et protégées par lui; elles ont pour but la réunion de personnages d'une même catégorie.

Il y a des « vereine » commerciaux, industriels, intellectuels, artistiques. Sur tous, l'Etat exerce une sorte de contrôle discret, mais très efficace, par l'intermédiaire des présidents et secrétaires de ces associations, qui sont les agents chargés de pétrir la mentalité de leurs adhérents. Sachant cela, voyez comme la question des socialistes allemands devient simple et nette... Les divers groupements social-démocrates ne sont pas autre chose que des « vereine », des groupements de secours mutuel. Pendant ces vingt dernières années, le gouvernement leur a fait d'indispensables concessions et secrètement les a peut-être subventionnés.

Les chefs socialistes ont joué le rôle des présidents et secrétaires de « vereine » dont il a été parlé plus haut. L'habileté du gouvernement allemand a été de se rendre indispensable aux élus populaires, de les aider du mieux qu'il a pu dans certaines réalisations.

Il savait que le jour où sa machine de guerre se déclencherait, il lui faudrait compter avec la social-démocratie; et, jusqu'à ce jour, il n'a cessé de la considérer comme un « vereine », un « vereine » difficile à manier sans doute, mais bien puissant, une fois en main.

Quand on regarde la question du socialisme allemand à la guerre sous ce jour, cette question s'éclaire singulièrement.

L'Inconnu.

### Communiqué britannique

LONDRES. — Communiqué britannique du front occidental :

Cette nuit, à Saint-Eloi, nous avons fait prisonniers un officier et quatre hommes.

L'artillerie a déployé une grande activité, de part et d'autre, autour de Souchez, Angres, Loos, Saint-Eloi et Ypres.

La lutte de mines a été active autour d'Hulluch et de la redoute Hohenzollern.

Deux avions ennemis ont été obligés de descendre derrière leurs lignes.

Un de nos avions, parti hier, n'est pas revenu.

### Communiqué belge

Peu d'activité d'artillerie sur le front de l'armée belge.

En représailles du bombardement de Dunkerque par un zeppelin, nos avions ont, de concert avec les avions français, bombardé les cantonnements ennemis.

**ÉLIXIR COMBIER**

DELICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22



# Lombard, Laborde, Garfunkel et C<sup>ie</sup>

(Quatrième audience)

## LE DOCTEUR LOMBARD ET SON AMI GARFUNKEL PLAIDENT NON COUPABLES

L'annonce de l'interrogatoire du docteur Lombard, le grand premier rôle dans ce scandale des réformes, ainsi que celui de Garfunkel, l'indicateur, le protégé de la police, avait amené à cette quatrième audience un plus nombreux public qu'aux précédentes. L'auditoire était, d'ailleurs, égayé par les claires et élégantes toilettes printanières d'une assistance féminine.

L'audience débute par un nouvel appel des témoins auxquels le président annonce leur libération jusqu'à mercredi. Cette formalité accomplie, le colonel Favart invite le docteur Lombard à s'expliquer sur l'ensemble des faits qui lui sont reprochés.

**« Je n'ai jamais connu les faux »,  
déclare Lombard.**

Le docteur Lombard, conseiller d'arrondissement de Sceaux, président de cette assemblée, est accusé, dans le rapport du capitaine Bouchardon, d'avoir été toute l'âme du scandaleux trafic. C'est lui qui créa l'agence de la rue de Cluny, siège de son Institut des Hautes-Études. Il en assura le parfait fonctionnement et recruta lui-même, ou fit amener par ses amis les « clients ». Les déclarations de Pierron et Du Bosq ont été formelles à cet égard. C'est maintenant Lombard qui va répondre à ses accusateurs.

L'accusé est âgé de quarante-huit ans. Petit, drap, moustaches et cheveux grisonnants, front dégarni, fort en couleur, figure pleine, le docteur Lombard donne plutôt l'impression de quelque « bistro » en rupture de comptoir, comme la plupart de ses coéquipiers. En bon paysan picard qu'il est, il finassera et esquivera adroitement les questions embarrassantes que lui posera le président.

C'est d'une voix d'abord un peu sourde, qui ira en s'affaissant, qu'il prononce un véritable et long plaidoyer *pro domo sua*.

Il commence par s'expliquer sur sa situation militaire :

— J'appartenais, dit-il, au moment de la mobilisation, au service auxiliaire. N'étant pas mobilisé, je voulais collaborer à l'œuvre de la Défense nationale. Sur la proposition de mon maître et ami M. le professeur Gaucher, je fus accepté par le service de santé.

Le docteur Lombard expose minutieusement comment, après la bataille de la Marne, s'opéra, dans le camp retranché de Paris, l'hospitalisation des militaires malades ou blessés.

L'autorité militaire ayant constaté des abus, déclara que, dorénavant, le malade irait à la place où le major délivrerait, si le cas était justifié, le bulletin jaune nécessaire à l'admission dans un hôpital.

C'est alors qu'intervint la « combinaison » Lombard, dont on connaît maintenant tout le mécanisme. Dès les premiers mois de son intronisation dans un service d'hôpital temporaire, Lombard n'était que l'assistant du médecin chef Miette, mais celui-ci ayant été déplacé pour des négligences dans son service, ce fut le docteur Lombard qui, grâce à ses hautes relations politiques, fut désigné, le 22 mai, par le service de santé pour le remplacer à l'hôpital militaire 27, installé à la brasserie Karcho, Faubourg-du-Temple.

Au début de son interrogatoire, l'accusé avait protesté contre la dénomination d'officier de santé dont l'affuble le rapport Bouchardon.

— Je n'ai pas eu besoin, a-t-il dit, de faire jouer la loi de 1892, j'ai passé avec succès ma thèse de docteur en médecine devant la Faculté.

Il aborde ensuite l'organisation de l'hôpital Villamin 38, à Neuilly, où sur les sollicitations de l'œuvre « Les Amitiés musulmanes », furent hospitalisés des soldats algériens de la religion du Prophète.

— On ne peut, s'écrit-il, me faire qu'un reproche, celui d'avoir été trop accueillant, car plus de 600 malades ont reçu des soins éclairés dans les deux hôpitaux 27 et 38, où tout fonctionnait admirablement, pour le plus grand bien de tous.

Les sourires de l'auditoire soulignent cette affirmation. Lombard évoque avec émotion l'image de sa mère, dont l'héritage a été par lui, en partie, sacrifié à ses dernières œuvres. Il proteste avec énergie contre l'inculpation d'avoir fait payer ses services.

**« J'ai voulu être honnête, je le suis! »  
affirme Garfunkel**

Après une suspension d'audience, c'est au tour de Garfunkel à s'expliquer sur les faits que lui reproche l'accusation.

Il raconte son arrivée en France où sa mère venait recueillir un héritage de plus de trois millions, laissé par un oncle. Une transaction intervenant, sa mère se contenta d'une maigre rente de 750 francs, pour élever son fils. Garfunkel évoque son enfance effroyable, son abandon à quinze

ans, sans aide, sans soutien moral. Il apprit seul la musique et réussit à devenir chef d'un orchestre de tziganes. Il travailla avec ardeur et aida à élever son jeune frère et à doter sa sœur.

Parlant du quet-apens de Puteaux, Garfunkel prétend qu'il fut victime de sa générosité et que sa réhabilitation lui fut accordée par un arrêt de la Cour.

À Bruxelles, de garçon de laboratoire à 150 francs par mois, il devint rapidement chimiste aux appointements de 6.000 francs par an avec participation aux bénéfices. C'est par l'intermédiaire de son ami M. Taillard, chef de la Sûreté bruxelloise, qu'il fit connaissance de M. Jouin, sous-chef de la Sûreté parisienne, dont il devint l'ami et le collaborateur « désintéressé », affirme-t-il.

— Dans l'affaire Bonnot, s'écrit-il sur un ton mélodramatique, c'est moi qui ai vengé Paris en livrant à la guillotine les bandits qui le terrorisaient.

Il aborde ses relations avec Lombard, son ancien professeur, en vue de la création d'une Société par la stérilisation des eaux par les rayons ultra-violet. Lombard devait apporter 15.000 francs et être nommé du conseil d'administration avec d'autres personnages éminents. Garfunkel nie tout trafic d'influences pour obtenir la réforme des soldats Maumus, Bordas et Lévy, moyennant finances.

À la demande du président, l'accusé déclare que s'il est parti en Suisse, c'était non pour prendre la fuite, mais pour se soigner.

— Était-ce aussi pour maladie que vous fîtes teindre vos cheveux? interroge le colonel Favart.

— J'étais traqué, et les mensonges de mes accusateurs m'avaient affolé...

Le commandant Marcel, commissaire du gouvernement, ayant déclaré qu'il avait une pièce établissant que Garfunkel avait mystifié le docteur Genzer qui le soignait à Montriant, M<sup>re</sup> Charles Philippe, avocat de Garfunkel, demande, par voie de conclusions, communication de cette pièce.

— J'ai la preuve absolue, déclare le défenseur, du contraire de l'affirmation du commissaire du gouvernement.

L'intervention du président ramène cet incident à ses justes proportions.

Aujourd'hui, suite des interrogatoires.

Alfred Bougenier.

## COMMENT et POURQUOI von Tirpitz donna sa démission

LONDRES. — Au sujet de la retraite de l'amiral von Tirpitz, événement dont l'explication officielle fut l'état maladif de l'amiral, le *Daily Telegraph* publie d'intéressantes révélations qui lui parviennent par Copenhague et qui corroborent la supposition généralement admise d'un renvoi ou d'une disgrâce.

« Le 8 mars, le chancelier de l'empire, M. de Bethmann-Hollweg eut une longue conversation avec l'ambassadeur des États-Unis à Berlin, au sujet de la guerre sous-marine. Il se rendit, le lendemain, au quartier général à Mézières et fit son rapport à l'empereur. Le 10, un conseil de guerre eut lieu au quartier général. L'empereur, le chancelier, M. Helfferich, le général de Falkenhayn et l'amiral von Tirpitz y assistaient.

« Le chancelier parla le premier.

« Il exposa les inconvénients de la guerre sous-marine au point de vue international. L'amiral von Tirpitz soutint ensuite la thèse opposée. M. Helfferich laissa entendre que la guerre sous-marine, poursuivie d'après les méthodes de l'amiral von Tirpitz ruinait le crédit de l'Allemagne à l'étranger, compromettait le nouvel emprunt et ferait plus de mal que de bien.

« Le général de Falkenhayn devait parler le dernier. On pensait généralement qu'il prendrait la défense de Tirpitz. Il se rangea, au contraire, à l'avis du chancelier. L'amiral von Tirpitz, très déçu par ce coup inattendu, menaça de donner sa démission. Cette menace fut froidement accueillie, même de l'empereur. Tirpitz sortit alors de la salle de la conférence et alla écrire sa lettre de démission.

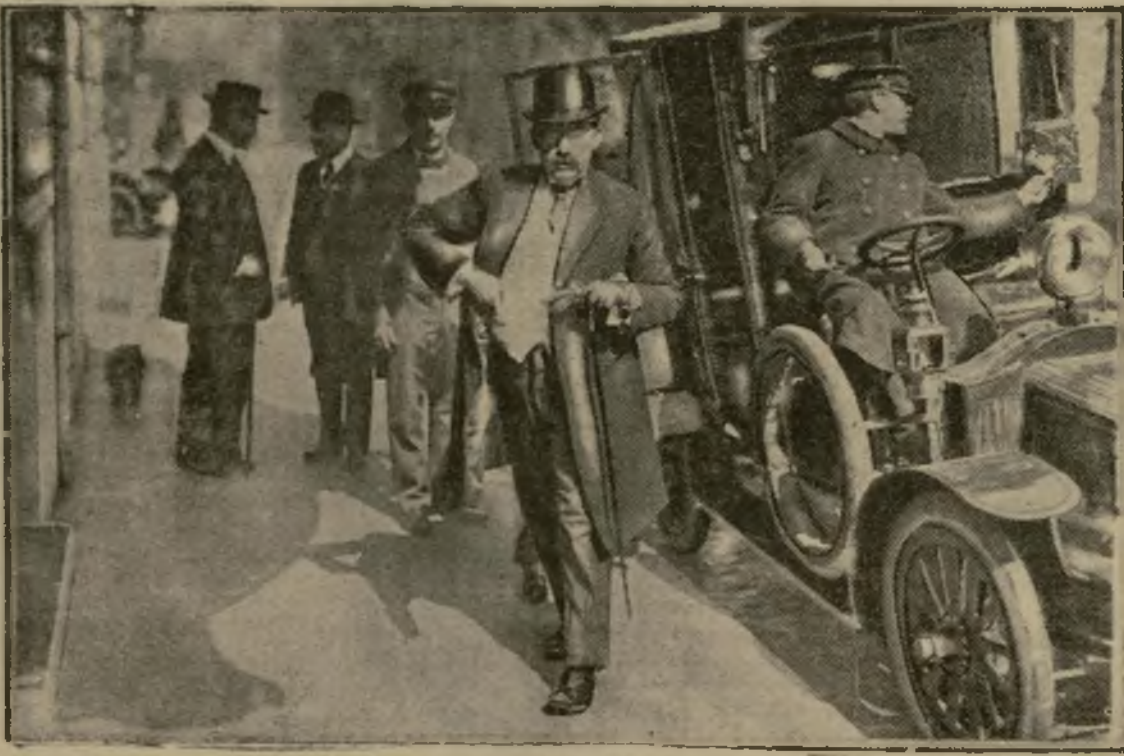
« Le lendemain, l'agence Wolff annonçait qu'il était malade, mais tout le monde à Berlin sut à quoi s'en tenir.

Cette nouvelle produisit une très grande émotion parmi les officiers de la flotte; l'irritation fut telle, à Wilhelmshaven, que l'empereur se rendit dans ce port et adressa des allocutions aux officiers. De nouvelles instructions furent rédigées à l'usage des commandants de sous-marins. Elles interdisaient la destruction des vaisseaux neutres. Néanmoins, le lendemain, la *Tubantia* fut torpillée. Le *Palembang* subit le même sort deux jours plus tard. À Berlin, on déclara que ces actes étaient une protestation de l'Amirauté contre la faiblesse excessive de l'empereur. »

## L'Aurora est hors de danger

LONDRES. — On annonce que l'*Aurora*, de l'expédition Shackleton, est arrivée à Port-Charlton, Nouvelle-Zélande, et que tout va bien à bord.

## ESSAD PACHA A PARIS



ESSAD PACHA rentre à son hôtel

Le président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, a reçu hier matin Essad pacha.

Au cours de leur entretien, M. Briand a vivement félicité le président du gouvernement albanais de sa loyale attitude à l'égard de la cause des alliés et l'a remercié de son utile concours

dans les opérations d'évacuation de l'armée serbe à Salonique.

Essad pacha, qui s'est montré très sensible aux paroles de M. Briand, a déclaré qu'il n'avait fait qu'obéir aux sentiments d'affection et de dévouement qu'il professe pour la France et a exprimé sa entière confiance dans le succès de ses armes.

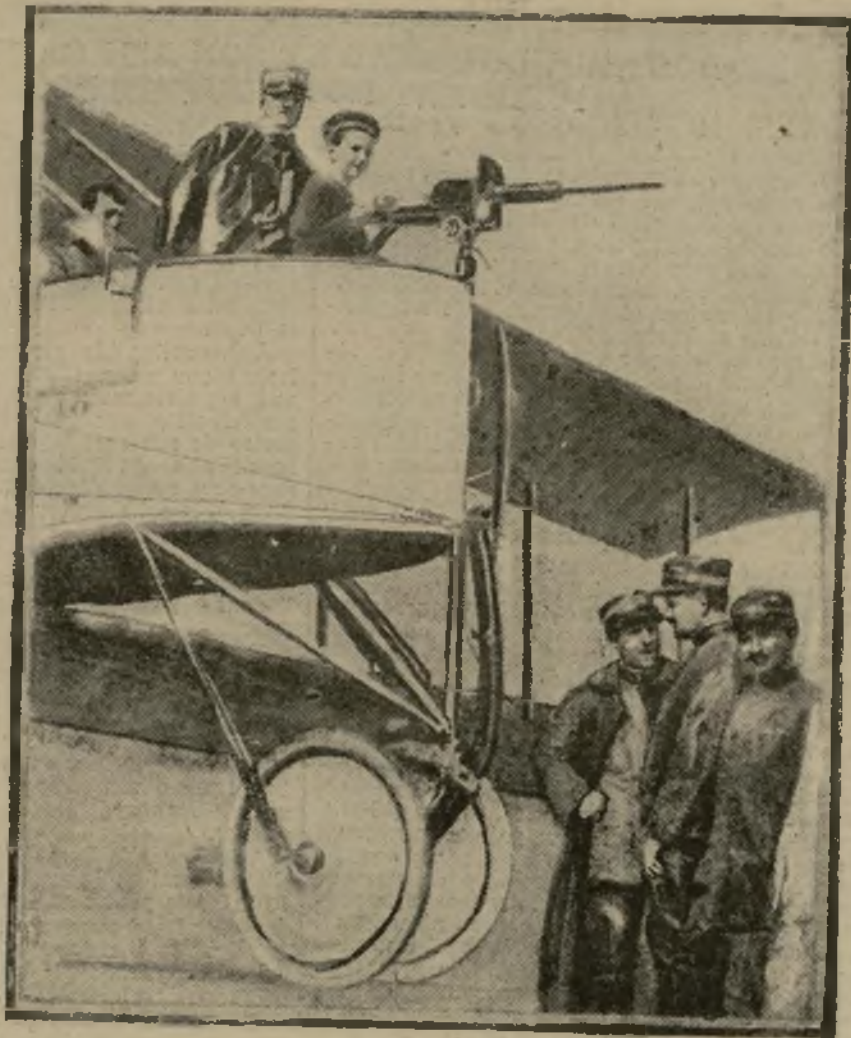


## Les chefs pirates



Von Lepitz, ministre de la Marine allemand, estimant que ses marins avaient assez commis d'infamies sous ses ordres, a passé la main à son second, l'amiral von Capelle, qui, depuis lors, compte déjà à son actif un certain nombre de crimes.

## Le prince héritier d'Italie à bord d'un aéroplane



Le prince Humbert, héritier du trône d'Italie, vient de faire un séjour sur le front au milieu des troupes qui lui ont fait fête et a voulu étudier de près le mécanisme des avions et des mitrailleuses dont sont munis ces appareils.

## A Londres. -- La reine Alexandra dans les tranchées



LA REINE ALEXANDRA (X) VISITE UNE TRANCHEE



On a ébauché, dans une exposition préparée à Knightsbridge, près de Londres, des types de tranchées semblables à celles du front. Le jour de l'inauguration, ces tranchées-spécimens ont été visitées par la princesse Maud, la grande-duchesse Georges de Russie, la reine Alexandra, la princesse royale et la princesse Victoria.



## LETTRE DES ETATS-UNIS

## Th. Roosevelt et Elihu Root se réconcilient contre le président Wilson

NEW-YORK (De notre correspondant particulier). — Il faut que la réélection du président Wilson se présente avec une quasi-certitude pour amener des coalitions dans le genre de celle que l'on nous annonce. Déjà, il y a un mois, les caricatures nous représentaient Elihu Root et Th. Roosevelt déterrants ensemble la hache de guerre et se lançant sur la piste de Woodrow Wilson. Aujourd'hui, ils s'embrassent. Leur réconciliation publique contre l'ennemi commun sera sous peu un fait accompli.

Et cela signifie que chacun d'eux se rend compte de ses maigres chances dans la campagne présidentielle ouverte depuis le 7 mars.

Root a exprimé fort éloquemment et aux applaudissements des membres du Congrès la nécessité pour l'Union d'avoir d'autres soucis que des soucis matériels. Roosevelt a comparé tapageusement Woodrow Wilson au kaiser, mais Wilson a dit au pays : « The world is on fire, look out for the sparks. »

« Le monde est en feu. Prenez garde aux étincelles. » Cet avertissement d'un danger chaque jour menaçant est la plus grande force de Wilson sur l'opinion publique. Les neuf dixièmes des citoyens américains se tournent vers le président Wilson comme vers l'homme qui les a empêchés d'entrer dans la grande guerre et approuvent sa politique, tout bas, mais du fond de leur cœur.

La coalition d'Elihu Root et de Theodore Roosevelt a d'ailleurs, au point de vue des Alliés, un revers, car voici leur programme, leur combinaison.

Combinaison n° 1. Elihu Root est élu président. Mais, pour la vice-présidence, c'est William-E. Borah qui est choisi. Th. Roosevelt se contente d'être sénateur de New-York.

Combinaison n° 2. Theodore Roosevelt est élu président mais toujours William-E. Borah devient vice-président. Elihu Root se contente d'être ministre de l'Intérieur.

Or, ce William-E. Borah, attaché aux deux combinaisons de l'alliance Elihu Root-Th. Roosevelt, est un homme très distingué, sénateur de l'Illinois (l'Etat le moins peuplé de l'Union), qui a fait ses preuves; éloquent, poussé par les partis du Sud, c'est un Germain de descendance immédiatement germanique.

La vice-présidence des Etats-Unis, acquise par un descendant direct d'émigrants allemands, voilà une de ces « étincelles » que le président Wilson veut éviter à tout prix et fort sagement.

Le feu prendrait dans le pays.

C.-B. Clay.

## Nous aurons un musée Rodin

Le sculpteur Rodin a fait don à l'Etat de son œuvre et de ses collections particulières. Elles seront installées dans l'hôtel Biron et constitueront un musée qui portera le nom du grand artiste.

L'accord a été signé samedi, à Meudon, dans la demeure du statuaire, par Rodin et par M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts; M. Clémentel, ministre du Commerce; M. de Monzie, député; M. Valentino, du sous-secrétariat aux Beaux-Arts, ont également apposé leurs signatures.

Rodin se réserve de procéder à l'installation, dont il prend les frais à sa charge. Il ne se réserve dans l'hôtel Biron qu'un cabinet de travail et un atelier.

Le Parlement devra ratifier la convention dans un délai de six mois et voter les crédits nécessaires pour les dépenses annuelles du musée. Dès que le décret définitif pourra être promulgué, les travaux seront activement poussés pour que le musée puisse être ouvert au public.

Les plâtres de Rodin, qui représentent la presque totalité de ses œuvres et qui sont actuellement dans ses deux ateliers à Meudon, dans ses ateliers du Dépôt des Marbres et de l'hôtel Biron, seront réunis dans le musée. Les œuvres créées en matières définitives et que Rodin possède encore y seront également placées.

Enfin les antiques, les tableaux, les meubles, que possède Rodin, initieront le public aux goûts du sculpteur et créeront en quelque sorte l'atmosphère de sa production.

Cette donation est évaluée à plusieurs millions.



RODIN

# • DERNIÈRE HEURE •

## LE BOMBARDEMENT DE PORRENTUUY

### L'Allemagne fait à la Suisse des excuses dérisoires

BERNE. — Le gouvernement allemand a informé par voie diplomatique le Conseil fédéral que les aviateurs qui ont laissé tomber des bombes sur Porrentruy seront punis et déplacés. En même temps, il émet l'idée d'examiner s'il ne serait pas possible de rendre évitable la répétition de ces incidents « au moyen d'une démarcation plus visible de la frontière ou de toute autre manière. »

Avant que cette étrange communication fût connue, le *Journal de Genève*, flétrissant les agissements du comte de Bismarck, écrivait :

« Le Conseil fédéral n'ignore pas comment le très pacifique M. Wilson s'est conduit à l'égard de M. von Papen, attaché militaire, et Boy-Ed, attaché naval de l'empire allemand à Washington. Depuis vingt mois, la Suisse se contente d'assurances et de promesses, elle ne peut s'en contenter indéfiniment. Elle doit demander qu'on lui livre les aviateurs coupables ou exiger des décisions plus graves. Elle veut des mesures positives. »

### Revirement significatif en Suisse allemande

GENÈVE. — Aux dernières élections de Zurich pour le renouvellement du Grand Conseil, les socialistes ont gagné sept sièges.

A Winterthur, aux élections pour la commission scolaire et la commission des impôts, la liste socialiste entière a passé, à une majorité de 500 voix.

Ces élections sont considérées comme une manifestation de sympathie pour l'Entente. A Winterthur, le mot d'ordre, au moment du scrutin, était : « Voter pour les socialistes, c'est voter contre l'Allemagne. »

### Un manifeste des républicains chinois

« La République de Chine saura se montrer digne fille de la civilisation moderne ! » Telle est la phrase de conclusion d'un solennel manifeste, daté du 1<sup>er</sup> mars 1916, signé par les républicains chinois, et dont nous avons reçu un exemplaire, publié en français.

Cette déclaration est faite au moment même où les télégrammes de Chine donnent la situation de Yuan She Kai comme des plus critiques. Elle précise à nouveau la volonté absolue des républicains de considérer comme nulles toutes négociations conclues, à dater de ce jour, entre Yuan le dictateur et les gouvernements étrangers. Elle établit, en outre, que le président-empereur, après avoir demandé l'aide des Allemands pour atteindre au trône, se tourne vers les Alliés, et particulièrement vers la France pour demander les moyens de « tourner les rebelles » en utilisant les passes des frontières tonkinoises.

L'avenir prochain démontrera si, comme le dit le manifeste, « la Chine républicaine entière s'est soulevée devant l'imposture de Yuan ». Quoi qu'il en soit, ce document est une significative réplique à certaine « Proclamation aux étrangers », publiée et répandue en Europe il y a quelques mois par les mêmes républicains qui reprennent aujourd'hui la parole. — P. F.

### L'essai de restauration impériale échoue totalement

LONDRES. — Selon le correspondant du *Times* à Pékin, la situation générale devient de plus en plus défavorable à Yuan She Kai. Le faible contingent gouvernemental, qui était sur la frontière orientale du Yunnan, a passé à l'ennemi. Les armées de Sze-Choung et du Hunan se bornent à la défensive.

Les adversaires de Yuan She Kai sont loin d'être apaisés par sa renonciation à la monarchie. Ils réclament l'abdication du président et celle des chefs responsables du mouvement de restauration monarchique. On a lieu d'espérer que Yuan She Kai fera les concessions nécessaires.

### La Chambre des députés d'Espagne procède à son renouvellement

MADRID. — En vertu de la loi électorale dont l'article 29 déclare élus d'emblée les candidats restant sans concurrents, 136 députés qui se trouvaient dans ces conditions ont été proclamés élus dimanche, soit 85 libéraux, 36 conservateurs, 4 partisans de M. Maura, 4 réformistes, 7 divers.

Les opérations électorales auront lieu dans les autres circonscriptions dimanche prochain.

## BRANLE-BAS EN HOLLANDE

### Les explications de la presse

AMSTERDAM. — Les journaux du matin sont tous unanimes à recommander le calme. Ils affirment que les mesures prises par le gouvernement ont leur raison d'être dans la situation générale de la guerre et ont été simplement dictées par la prudence.

Le *Nieuwe Courant* dément qu'aucun incident défini se soit produit et dit que les mesures prises ont pour but de démontrer que les autorités sont prêtes à faire tout ce qui est nécessaire pour maintenir la neutralité hollandaise.

Le *Maasbode* rappelle que des mesures similaires ont été prises par les autorités militaires lors de la chute d'Anvers.

Le *Telegraaf* dit qu'il devient de plus en plus probable que le gouvernement hollandais, en vue d'une offensive imminente des Alliés, désire assurer la sécurité de sa frontière contre les troupes allemandes battant en retraite.

Le *Handelsblad* publie des déclarations de provenance anglaise niant catégoriquement qu'une seule des décisions de la Conférence de Paris soit de nature à inquiéter le moins du monde la Hollande.

### Note officielle de l'Angleterre

LONDRES. — Un communiqué de l'agence Reuter déclare, de source officielle, qu'aucun échange n'est survenu dans les relations de la Grande-Bretagne ou de ses alliés avec la Hollande, qui puisse donner lieu aux rumeurs sensationnelles mises en circulation en Hollande.

### ETATS-UNIS ET ALLEMAGNE

### Où l'on reparle de rupture

NEW-YORK. — Une dépêche de Washington. Le *Evening Post* dit que, dans les cercles politiques, l'opinion dominante est en faveur de la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, à moins qu'une explication satisfaisante de l'incident du *Sussex* ne soit donnée et qu'une assurance solide et sans équivoque ne soit présentée sans retard, concernant la conduite à venir des sous-marins allemands.

D'autre part, le correspondant de l'agence Wolff télégraphie que la question des sous-marins s'est encore compliquée quand le département d'Etat a été officiellement informé par le consul des Etats-Unis à Ringtown que le vapeur *Manchester Engineer*, ayant à bord deux éleveurs nègres américains, a été torpillé sans avertissement préalable.

Enfin, l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres informait le département d'Etat que trois survivants américains du navire anglais *Enclishman* ont fait des déclarations sous serment, affirmant que l'*Enclishman* avait été canonné et torpillé par un sous-marin allemand.

### Les torpillages continuent

LONDRES. — Le Lloyd annonce qu'il n'y a qu'un seul survivant de l'équipage de 15 hommes du vapeur norvégien *Peter-Hamre* coulé la nuit dernière, tandis qu'il se trouvait à l'ancre.

Ce survivant a été débarqué par le bateau-feu de Kentish-Knock.

Le Lloyd annonce que le vapeur anglais *Perth*, non armé, a été coulé. Huit hommes ont été débarqués; il y a six noyés.

### Nouvelles atrocités bulgares en Macédoine

ATHÈNES. — On apprend de Florina que de nouvelles atrocités ont été commises par les comitadjis. La population de Monastir est terrorisée; à Bukovo, des femmes et des enfants ont été massacrés. Les comitadjis se livrent à un pillage effréné et incendient les maisons.

### Incendie d'une blanchisserie de Boulogne

Hier soir, vers 8 heures, un incendie s'est déclaré dans une blanchisserie située 69, rue de Paris, à Boulogne-sur-Seine. Les pompiers de Boulogne ont combattu le feu, secondés par ceux de Paris.

Vers 9 heures, le sinistre était circonscrit. M. Laurent, préfet de police, et M. Paoli, secrétaire général, étaient sur les lieux.

L'enquête a établi que l'incendie a été occasionné par l'explosion d'une chaudière.

Deux blessés ont été transportés à l'hôpital. Ce sont deux ouvrières : Mme Adianli, âgée de vingt-cinq ans, demeurant à Boulogne, et Mme Alice Beauvarlet, âgée de dix-neuf ans demeurant 48, rue d'Aguesseau, à Boulogne. Un troisième blessé, M. Alphonse Devancourt, est soigné à son domicile.

On est sans nouvelles de cinq ouvrières. Les travaux de déblaiement continuent avec une très grande activité.



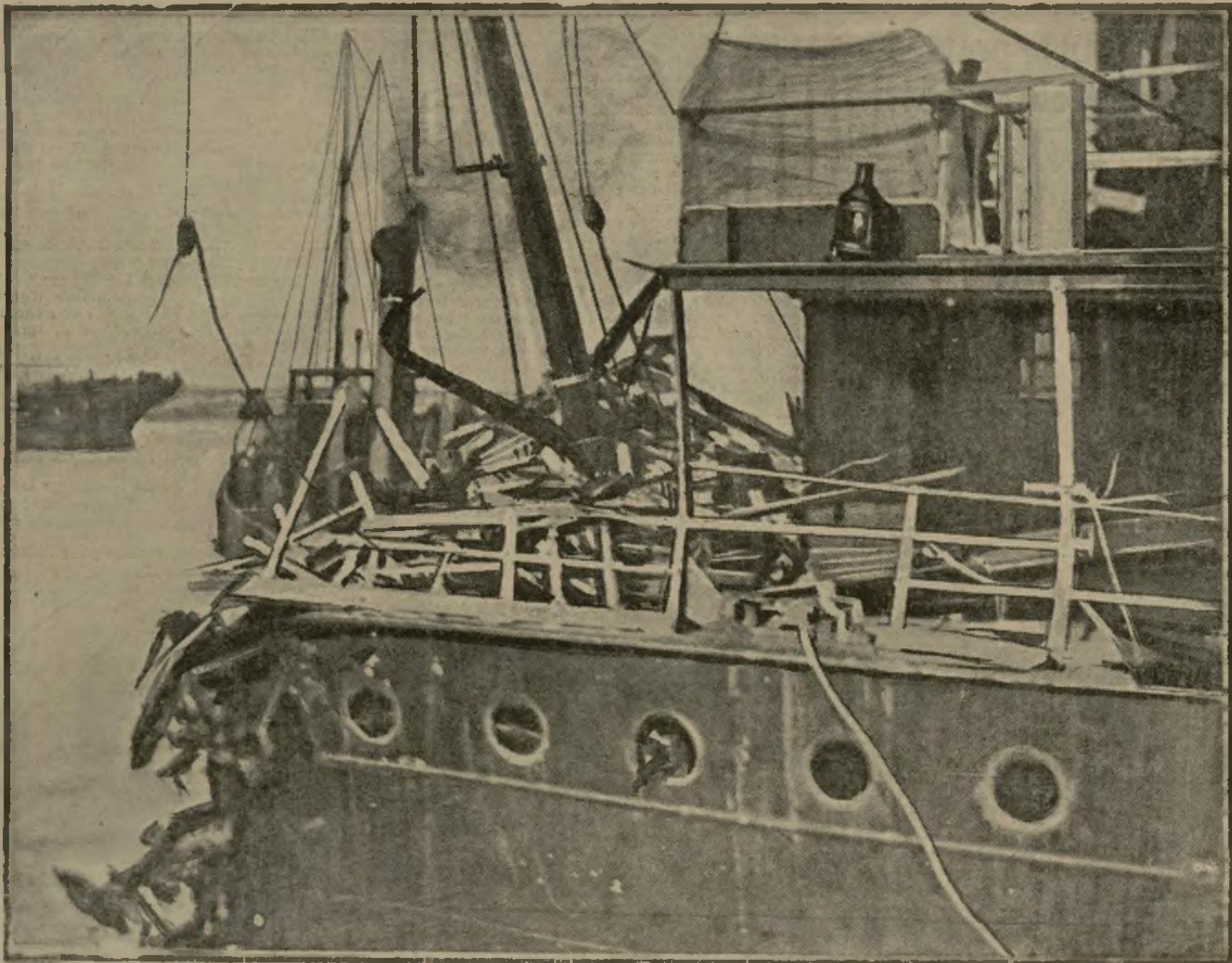
# LES ITALIENS POURSUIVENT LEURS SUCCÈS DANS LE TYROL



Profitant, si l'on peut dire, des difficultés que leur opposent la montagne souvent abrupte, les sentiers fréquemment impraticables, nos alliés du Sud, pour qui le mot impossible n'est pas italien, viennent d'effectuer un hardi mouvement tournant dans la zone de Cristallo et ont réussi à prendre l'ennemi à revers sur le Rauchkopff. Leur activité n'est pas moins grande sur le Carso, où les Autrichiens ont été repoussés une fois de plus.

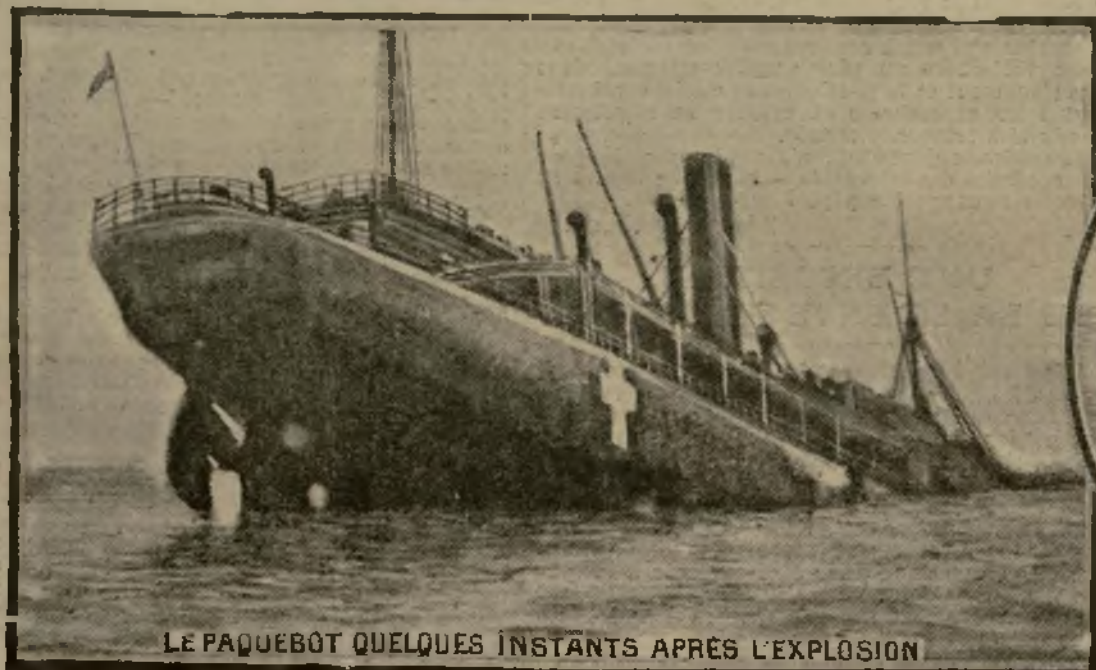


## APRÈS LE TORPILLAGE DU "SUSSEX"

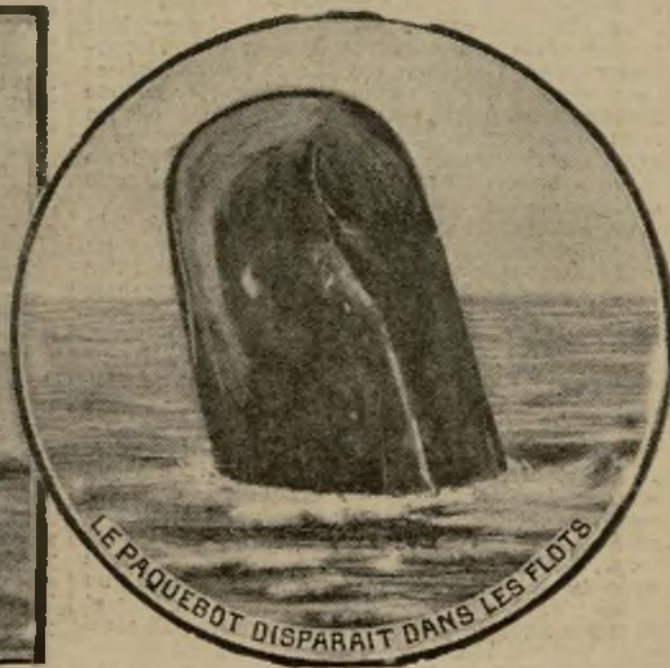


Cette photographie du *Sussex* a été prise à Boulogne après que le navire y eut été remorqué. On a pu faire une enquête minutieuse sur la façon dont fut pétré ce nouveau crime allemand et établir par preuves évidentes qu'il s'agit d'un torpillage voulu, à l'exclusion de toute rencontre de mines flottantes. Le document ci-dessus s'ajoutera utilement au dossier de M. Wilson, dont plusieurs compatriotes voyageaient sur le paquebot.

## LA FIN DU NAVIRE DANOIS "CHRISTIANSUND"



LE PAQUEBOT QUELQUES INSTANTS APRÈS L'EXPLOSION



Les Allemands, au mépris des protestations énergiquement indignées que firent et que renouvelèrent à toute occasion les neutres, ont coulé et coulent des navires portant pavillon de nations non belligérantes. Ainsi fut naguère lâchement envoyé par le fond le steamer danois *Christiansund* dans la mer du Nord.



POUR LA RENOVATION DES INDUSTRIES REGIONALES

## LA CATALOGNE a résolu le problème par son école des métiers

La France en guerre, sagement, se préoccupe de la renaissance des métiers par les utiles apprentissages (anciens rapports Dubief, Astier, Verlot et, récemment, propositions Painlevé). L'Espagne neutre — pour mieux dire, la Catalogne — peut être fière d'avoir réalisé, en pleine vie, en pleine action, un centre d'éducation technique qui va lui donner, qui lui donne, d'excellents ouvriers, contremaîtres, sous-directeurs et directeurs.

Au moment où nous en sommes encore à chercher nos voies, il sera certainement intéressant, pour beaucoup en France, de savoir ce qu'est l'Ecole industrielle de Barcelone (Escola Superior dels bels oficis), ce que sont aussi les admirables résultats pratiques dont elle a lieu d'être fière.

La genèse « spirituelle » de cette école prend ses racines dans le mouvement culturel de la Catalogne nouvelle dont Prat de La Riva, à la tête d'une majorité, au sein de la députation catalane, incarne les aspirations. L'école dont il s'agit est une expression tangible de cette renaissance provinciale, « nationaliste » qui anime, qui grise comme un vin généreux tout le pays catalan. La genèse matérielle ? Une ancienne usine de tissus, vendue par son propriétaire philanthrope au-dessous de sa valeur, est transformée en école. Grâce à un emprunt de quinze millions que souscrit le peuple, les ateliers d'enseignement, d'année en année, sont créés sous la direction d'un patronage mixte : corporations locales, chambres de commerce, associations diverses, province catalane, commune de Barcelone. On commence par la mise au point d'enseignements fonctionnant antérieurement — et mal — dans d'autres écoles du pays. On crée l'école élémentaire du travail, école du soir pour ouvriers. Puis, bien vite, sont installés des laboratoires d'études supérieures de chimie, une école d'agriculture, institution entièrement nouvelle dans la région, une école de lannerie, et, coup sur coup, des chaires d'ebenisterie, d'orfèvrerie, de céramique, de sculpture architectonique, de dessin enseigné à tous les élèves, puis spécialisé selon leurs travaux et professions futures.

L'année dernière, création d'un enseignement complet de directeurs d'industries chimiques. De même, création de l'Ecole des bibliothécaires : de jeunes demoiselles venues des villages et bourgades reçoivent là une culture littéraire à la fois latine, grecque et catalane et retournent dans leurs pays administrer des bibliothèques populaires pour le plus grand bien des populations rurales.

En outre, à l'Ecole des Beaux Métiers de Barcelone, on rencontre une classe de fonderie délivrant un certificat d'aptitude professionnelle à ses élèves, des sections de serrurerie, de carrosserie, de menuiserie appliquée à divers métiers, avec même sanction à la fin des études, une classe d'électriciens, une école afférente aux questions automobiles, moteurs et rubriques annexes. Par surcroît — et dès l'an prochain sans doute — une école d'ingénieurs, des ateliers de tapisserie, de métaux repoussés, des classes de topographie, de botanique et de zoologie régionale.

La diversité de ces matières fait image. Elle prouve, dans son semblant de désordre, l'impérieuse nécessité qu'ont Barcelone et la Catalogne de réaliser les moyens qui leur serviront à s'imposer comme modèles à l'Espagne qui dort. Ainsi que disent les Allemands pensant à la guerre, les Catalans, songeant aux œuvres fécondes de la paix, veulent faire la du « matériel humain », de la force agissante de l'énergie créatrice.

Cette intention généreuse a déjà produit de très appréciables effets. Madrid considère avec un étonnement mêlé d'inquiétude cette école dont l'on a écarté les professeurs officiels nommés par le ministère de l'Instruction publique et où Barcelone n'a pas hésité à appeler des étrangers même, tels que M. Alexandre Bigot, Français (professeur de chimie appliquée à la lannerie). Le projet très arrêté de cette école des Beaux Métiers est de restituer à la province catalane sa vitalité industrielle et artistique, de tirer de l'oubli de vieux métiers locaux tombés en désuétude, de faire revivre, par exemple, en les adaptant aux besoins modernes, des arts de terroir tels que ceux du fer forgé, du vitrail, de la faïence. D'ailleurs, aucun hypocrisme exclusif. L'hommage rendu à un passé rénové, on veut mener de front les arts et industries nées de la vie contemporaine. C'est ainsi qu'on prévoit tous les problèmes que peut proposer à l'artisan et au maître d'œuvre la construction métallique : ainsi de même qu'on étudie de près le chapitre, si actuel, du ciment armé.

Reultats ? Ils sont nombreux. La Catalogne a conscience que dans ce milieu d'émulation et de riche savoir elle peut, d'un point de vue pratique

et matériel, faire une besogne parallèle à celle qu'elle accomplit par ailleurs d'un point de vue d'idéal et de culture traditionnels, en faisant traduire par les étudiants de l'Institut catalan, les chefs-d'œuvre des littératures antiques en langue du pays, en reconstituant les archives loyales perdues, en préservant de la destruction les monuments et œuvres d'art qui attestent le glorieux et noble passé de Barcelone, de Tarragone, de Carthagène, de Neuss, de Gérone et de toute la province.

Alors que l'Institut catalan collectionne les manuscrits anciens, exhume et classe les médailles, publie des monographies d'architecture, produit régulièrement des annuaires archéologiques, fait établir des relevés de peintures séculaires, enrichit le fonds des connaissances historiques et géographiques de la contrée, élabore enfin le splendide édifice que sera un jour le dictionnaire de la langue catalane, l'Escola superior dels bels oficis, l'Ecole des Beaux-Métiers prépare l'avenir de la langue catalane. L'Ecole superior dels bels oficis, souscrit dans les délais qu'elle s'est fixés, les devoirs dont elle a assumé la charge. Il faut qu'avant peu d'années elle déverse dans les ateliers, dans les usines, dans tous les métiers d'art et d'industrie, des compétences, des valeurs, des « hommes à rendement maximum ». Et ce sera la fortune d'une province qui se refuse à somnoler et qui veut vivre.

Pourquoi parlons-nous de cette école aujourd'hui. D'abord parce que nous savons que nos voisins les Catalans en sont très fiers et qu'en présence des manifestations d'amitié si fraternelle que font, envers nous, des éléments intellectuels de ce pays, nous considérons comme une obligation morale, ayant vu ce qu'ils font de dire, de ce côté-ci des Pyrénées, toute l'étendue, toute la portée de leur effort.

Ensuite parce qu'il est précieux pour les Catalans — nous le savons — d'entendre déclarer en France que si leur école marche et porte fruit, ce n'est pas du tout parce qu'elle est constituée sur des bases allemandes. Nous servant de l'exemple de Barcelone, il est utile dès aujourd'hui, et nos amis d'outre-monts désirent vivement que ce soit dit, de constater que l'on peut mettre debout, en matière d'enseignement technique, une œuvre modèle, sans qu'elle emprunte rien aux méthodes germaniques. La saine raison, la logique et l'ordre, ne sont pas « boches ». Si en France, après la guerre, nous nous servons de ces trois qualités pour « faire quelque chose qui soit bien », il faudra savoir distinguer entre les vertus qui appartiennent à tout le monde et celles dont les Allemands prétendent avoir le privilège exclusif. Et surtout il ne faudra pas appeler allemand ce qui sera français. Cette colonne est déjà attachée par trop d'esprits superficiels à ce qui, chez nous, est réellement moderne et veut l'être contre tout obstacle fausement traditionnel.

Telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, avec un budget annuel d'environ 250.000 francs (dépenses extraordinaires mises à part), l'Ecole industrielle de Barcelone est un type singulièrement saisissant d'initiative régionale appliquée. Il ne saurait être question de la transposer, pièce par pièce, dans nos régions françaises : les mœurs où nous évoluons nos idées et nos réalisations en ce sens ne s'y prêtent pas. Néanmoins, et malgré les rigueurs de notre centralisation, il ne serait pas vain, quand nous en aurons fini avec l'ennemi et que nous chercherons à réorganiser nos industries à l'intérieur, de se documenter plus au long sur la façon ingénieuse et la volonté tenace qu'eut Barcelone de diminuer dans la plus large mesure possible la contrainte madrilène, pour donner la plus profitable expansion qui soit à ses forces de terroir et à son désir d'atteindre au plus grand rendement dans l'enseignement et la pratique des métiers qui doivent faire sa richesse et assurer sa réputation d'activité à travers le monde.

Excelsior, aujourd'hui, n'a voulu que désigner à la curiosité des intéressés — et qui ne le serait — cette remarquable pépinière d'artisans.

Pascal Forthuny.

### UNE EXPOSITION DE LA SCIENCE FRANÇAISE

L'Institut d'Estudis catalans de Barcelone avait demandé au gouvernement français que la belle collection de la science française qui figurait à l'exposition de San-Francisco fût arrêtée à son retour en France à Barcelone pour y être exposée.

M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, a fait connaître que cette collection avait été donnée par le gouvernement français à la ville de San-Francisco, mais que pour être agréable à l'Espagne il allait la faire reconstruire.

Le gouvernement français enverra donc à l'Institut d'Estudis catalans de Barcelone une collection encore plus belle et plus riche que celle de San-Francisco ; de plus, le gouvernement français enverra le buste en plâtre du grand savant français François Arago, qui était d'origine catalane puisqu'il est né à Estagel, en Roussillon. Ce buste sera en bronze et érigé sur une place publique de Barcelone.

## ARSÈNE VIGEANT Maître d'armes

En d'autres temps, la mort de Vigeant — brèvement signalée par une dépêche que nous avons publiée hier en dernière heure — eût rempli les colonnes des journaux. Mais les escrimeurs sont dispersés : beaucoup de salles parisiennes attendent, pour rouvrir leurs portes, le retour de ceux qui se battent. Il ne faut pas cependant que Vigeant s'en aille sans l'éloge qui lui est dû. Sans doute, par son âge, il appartenait à une génération un peu antérieure. Mais tous ceux qui, en ces derniers temps, ont aimé et pratiqué l'art des armes ne l'ignoraient point pour cela. C'est que Vigeant s'était prolongé, si l'on peut dire, dans un élève qui fut le modèle des maîtres : Kirchhoff.

\*\*\*

Né à Metz en 1844, Arsène Vigeant avait été initié à l'escrime par son père, maître d'armes à Reims, mais il se destinait à toute autre chose qu'à cette carrière qui de relin, cependant, après qu'il eut fait de fortes études.

A vingt-cinq ans, il professait au cercle Jean-Louis de Bordeaux. Il fit la campagne de 1870, fut fait prisonnier à la capitulation de Thionville, sévada, et, après un nouveau séjour à Bordeaux, se décida à venir professer à Paris, où il devait être l'un des fondateurs de l'Académie d'Armes.

M. Charles Benoist, qui fut un de ses amis, nous disait hier :

« Il avait le génie de cet art subtil et précis, avec de merveilleux dons d'enseignement qui en firent un professeur supérieur sans doute à l'exécutant. »

Et M. Charles Benoist, comme pour illustrer ses



M. VIGEANT

(Phot. Braun)

raisons d'admirer Vigeant, rappelait maintes anecdotes, entre autres le duel retentissant que celui-ci eut avec un autre maître réputé : Rue.

Rue, c'était l'homme aux détenteurs rapides et sûres, aux attaques bruyamment logées au corps de l'adversaire. Vigeant, lui, jeu de mains, pareur, riposteur, offrait l'exemple de moyens tout à fait différents. Ah ! ce fut un duel étonnant ! Chacun y allait à fond, cherchant, dans son style propre, non la petite piqure qui fait couler une gouttelette de sang, mais la bonne, la vraie touche. Rue tâchait de se loger, préparait l'attaque, guettait le jour, tandis que Vigeant — c'est l'expression qu'emploie un des historiens de l'escrime — lui opposait sa pointe fine et subtile, d'une maîtrise restée sans rivale.

Et, soudain, Rue partit à fond : touché. Vigeant ? Non ; ou plutôt si : éraflé. Parant juste à temps, à la finale, à l'extrême finale, il avait détourné le fer, mais pas assez cependant pour empêcher que la pointe de Rue ne l'atteignît légèrement au front. Le sang coula.

Et, au même moment, ayant paré, Vigeant lançait sa riposte, en ligne basse. Touché, Rue ? Non ; pas même égratigné. Par un bonheur incroyable, le coup de Vigeant, qui eût dû atteindre le ventre, ne fit que traverser le pantalon. Mais quelle émotion pour les témoins !

\*\*\*

On aurait fort à faire s'il fallait rappeler toutes les anecdotes qui ont fait date dans cette longue carrière.

Vigeant aima son art jusqu'à lui consacrer tous ses loisirs, écrivant des livres sur l'escrime et sur les salles d'armes, rassemblant en outre une collection unique de documents, de gravures, d'estampes et de portraits sur les choses et les gens de cette profession qu'il illustra.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.



## SILHOUETTE ANGLAISE

Miss Tennyson-Jesse  
Journaliste et voyageuse

On a raconté de charmantes choses sur la façon dont les femmes anglaises comprennent leur devoir de patriote qui est de pousser le plus grand



MISS TENNYSON-JESSE

nombre d'hommes vers les bureaux d'enrôlement. Mais toutes ne se sont pas contentées de ce rôle de second plan, et l'une d'entre elles, miss Frayn Tennyson-Jesse, a réalisé des reportages de guerre avec une hardiesse et un flegme on ne peut plus anglais.

Miss Tennyson-Jesse est la petite-fille de Tennyson, le grand poète de l'Angleterre. Jusqu'à dix-huit ans, elle vécut en Cornouailles, la Bretagne britannique, et, dans ce pays plein de légendes, l'hérédité qu'elle portait en elle ne fit que se développer. Seulement son goût pour la littérature et son esprit d'aventure rencontrèrent dans son entourage une forte opposition que miss Tennyson évoque avec humour lorsqu'elle déclare :

« J'ai eu beaucoup de mal pour élever mes parents. »

Quand la guerre éclata, la jeune journaliste se promenait en Amérique du Sud, voyage qu'elle avait entrepris pour se remettre d'un grave accident d'aéroplane. Rentrée en hâte, elle ne resta en Angleterre que le temps de se procurer un passeport et fila en Belgique.

Elle emporta pour tout bagage une brosse à dents dans une poche et un album à dessin dans une autre.

A ce moment-là, il était encore possible de circuler dans la zone des armées, bien que ce fût déjà très difficile.

Miss Tennyson réussit à se trouver au beau milieu de la bataille d'Albst, dans un tout petit village appelé Espé.

« J'étais, me dit-elle, avec les guides et les lanciers et j'avancais avec eux, en plein combat, ce qui était vraiment une grande veine. Nous subissions une forte fusillade; seulement, nous étions sous l'axe des obus, qui est l'endroit le moins dangereux, à moins que le tir ne soit tout à coup rectifié. »

Miss Tennyson est restée à Anvers durant tout le siège. Elle n'habitait pas à l'hôtel, car elle aurait été tout de suite déclarée et évacuée. Elle vivait chez une petite couturière de la ville, et c'est dans cette humble demeure qu'elle écrivit son *Journal du Siège* que publia le *Daily Mail*. Ce journal fut écrit avec une plume très, très fine et dans un sautier à peu près grand comme un timbre-poste. Miss Tennyson espérait ainsi pouvoir le dissimuler dans le cas où elle aurait été arrêtée et fouillée.

Elle quitta Anvers par le dernier bateau qui partit avant la chute de la ville. Il y avait sept cents réfugiés à bord. On mit cinquante heures pour faire la traversée d'Anvers à Teiburg et le pain était moisi. En arrivant, le capitaine déclara que personne n'était autorisé à débarquer ce soir-là. Mais miss Tennyson avait pris ses précautions. Le pilote et elle étaient devenus une paire d'amis. Si bien que par la suite à charbon elle tomba dans une barque. Parvenue à Lon-

dres, vers une heure du matin, elle alla directement au *Daily Mail* pour y apporter les premières nouvelles venant d'Anvers.

En février 1915, elle fut envoyée en Hollande par la Commission américaine de secours. Pendant son séjour, elle se fit conduire en auto jusqu'à la frontière, à Esseleem, non sans avoir laissé toutes ses pièces d'identité à Rotterdam. Parvenue devant les sentinelles allemandes, elle leur cria avec un joyeux sourire :

— Américaine! Américaine!

Elles la traitèrent avec déférence, lui permirent de traverser la frontière et même de manier leurs fusils. C'étaient des hommes de la landsturm et leur k-pis s'ornait de petites croix dorées. Aussi, les regardant avec des yeux ronds d'une candeur tout enfantine, miss Tennyson leur demanda :

— Est-ce que c'est ça vos croix de fer?

Les sentinelles allemandes trouvèrent la plaisanterie bien drôle. Il est vrai qu'il pleuvait très fort et que tous les officiers étaient à l'abri.

Pour le compte de la Croix-Rouge française, miss Tennyson vint aussi chez nous; elle visita les hôpitaux volontaires du front de l'Est et s'informa de ce qui leur manquait. Elle alla en automobile bien au delà de Lunéville et de Nancy et, à son retour en Angleterre, recueillit 300 livres pour ces hôpitaux.

Mais le courage et l'audace de miss Tennyson-Jesse ne l'empêchèrent pas d'être une vraie femme. La preuve, c'est qu'après tant de randonnées elle se trouva « une tout à fait chiffe ». Pourtant ce n'est pas l'unique raison qui la retient à Londres, en ce moment.

Personne, en effet, ne veut plus prendre la responsabilité de l'envoyer sur un point quelconque du front. Y aller pour son propre compte serait encore plus dangereux et bien moins « confortable ». D'ailleurs elle a tiré de toutes ses aventures une conclusion assez pessimiste :

« Je crois que c'est une grande erreur, dil-elle, de permettre à des femmes d'aller sur le front. On embarrasse tout le monde. Les hommes agréables ne veulent pas de vous par crainte que quelque chose ne vous arrive. Les hommes désagréables, pour ne pas augmenter leur responsabilité. »

Miss Tennyson a donc repris la vie paisible dans son « home ». Mais repos n'est pas pour elle synonyme d'oisiveté et, avec plus d'ardeur que jamais, elle a repris ses travaux littéraires. Les grands journaux de Londres et d'Amérique réservent à ses articles l'accueil le plus flatteur. Son dernier livre, *la Chevauchée des Mendiants*, fait un bruit fort honorable pour une époque de guerre. Et, en ce moment même, à Paris, on joue, au Grand-Guignol, une pièce de miss Tennyson-Jesse, *le Masque*. On peut y voir que si elle sait tout affronter, personnellement, elle ne redoute rien non plus pour les autres, et, qu'écraser un monsieur, fût-ce pendant une représentation théâtrale, n'est pas en disproportion avec ses moyens. — HÉLÈNE DU TAILLIS.



MISS TENNYSON pratique aussi la pêche... au requin.



MISS TENNYSON entre deux soldats allemands à la frontière hollandaise.



MISS TENNYSON, rom-pue à tous les sports, rivalisait, en Argentine, avec les plus intrépides cow-boys.

## Académie des Sciences

M. Armand Gauthier a donné communication d'un travail concernant un squelette fossile — l'homme de la Maulette — qui serait l'ancêtre de l'homme de Néanderthal. Ce dernier ayant vécu il y a quelque vingt-cinq mille ans, on peut en conclure que l'homme de la Maulette est d'un âge fort respectable.

Le docteur Roux a présenté le résultat d'expériences faites par M. Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur, à Tunis, relatives à un sérum antityphique, lequel agit d'une manière très efficace dans les cas de typhus « xanthématique ». Le directeur de l'Institut Pasteur de Paris communique à l'Académie plusieurs études concernant la préparation de divers sérums.

Une note de M. Emile Bétol, présentée par M. Bigourdan, propose une explication nouvelle du magnétisme terrestre.

## Le ministère du Commerce assure le ravitaillement de notre industrie

Le public s'est rendu compte que notre industrie et notre commerce, au cours de cette guerre, ont fait un effort considérable, triomphant des obstacles au moment même où l'on pouvait craindre que les difficultés ne fussent nombreuses au point de les paralyser.

La main-d'œuvre mobilisée, les ressources naturelles compromises en maints endroits, le désarroi résultant d'un brusque changement n'ont pu décourager ceux qui, au contraire, ont rapidement compris la nécessité de consacrer leur activité aux besoins pressants de la Défense Nationale. Tandis que la résistance s'organisait avec en général de l'improvisation qui ne saurait nous être contesté, le commerce se transformait, s'installait sur des bases nouvelles, multipliait ses initiatives et trouvait aussi les éléments d'organisation qui pouvaient le sauver.

Mais l'industrie souffrait d'un manque de matières premières qui constituait la menace la plus sérieuse et c'est pour assurer son ravitaillement normal que M. Clémentel eut l'excellente idée de créer au ministère du Commerce un nouveau service technique dont les bureaux sont installés 66, rue de Bellechasse.

Ce service, divisé en trois sections, est spécialement chargé des questions relatives à l'approvisionnement des industries qui ne travaillent pas exclusivement pour la guerre.

La première section, *Métallurgie*, a pour but « de ravitailler la France en produits métallurgiques, de faciliter les importations des produits qui ne peuvent pas être obtenus des usines françaises, puis de répartir entre les industriels les métaux qui ne sont pas indispensables pour les fabrications de la guerre ».

Toutes ces opérations se font avec une régularité qui s'accroît de jour en jour.

Les chambres syndicales servent d'intermédiaires entre leurs adhérents et le ministre.

Les industriels non syndiqués peuvent s'adresser directement au ministère du commerce (cabinet service technique, 1<sup>re</sup> section).

La seconde section, *Textiles*, se préoccupe de nos industries textiles qui ont besoin d'approvisionnements considérables. Elle est chargée de l'importation nécessaire des laines peignées, des fils de laine peignée, etc.

Chaque mois, avant le 10, les industriels adressent au ministère du Commerce la liste de leurs demandes.

M. Clémentel se charge alors d'obtenir de nos alliés anglais des dérogations aux décrets prohibant la sortie des laines peignées et des fils.

Toutes les communications doivent être adressées au cabinet, service technique, 2<sup>e</sup> section, ministère du Commerce.

Une troisième section, en voie d'organisation, s'occupe des industries telles que celle du papier, des cuirs et peaux de la céramique, verrerie, etc.

On a adjoint, en outre, à ces trois sections un important « office des produits chimiques et pharmaceutiques ». Il est chargé de fournir à cette industrie de l'alcool, de l'aniline, du phénol.

La distribution en est assurée par l'office, avenue de l'Observatoire, 4, rattaché au ministère du Commerce.

Cet office intervient auprès du ministère de la Guerre par des avis motivés permettant l'allocation des produits chimiques aux industriels qui en ont besoin.

Il fait la répartition des matières colorantes et a pris des mesures pour développer cette industrie ainsi que la fabrication chez nous de certains produits pharmaceutiques, jusqu'ici exclusivement importés d'Allemagne; il a notamment reconstitué la fabrication de l'indigo synthétique.

Grâce à ce nouveau service technique, on peut dire qu'en somme nos Chambres syndicales font leurs commandes directement au ministère du Commerce qui devient pour elles une sorte d'usine productrice à laquelle on indique ses besoins. C'est à ce ministère qu'incombe la charge d'y répondre, d'exécuter, en fin de compte, les commandes qui doivent indiquer les besoins pour une période aussi longue que possible, afin de permettre à l'administration de prévoir et de prendre les mesures que nécessite notre production.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection de « Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Faites tenir, contrôler  
votre Comptabilité par les  
Etab<sup>ts</sup> Jamet-Buffereau

PARIS, 93, F. Rivoli — NANCY, 20, F. St-Jean.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Jeannot-Jeannet

Ils étaient charmants à voir, avec leurs vingt ans pareils, auréolés de jeunesse, leurs frais vingt ans identiques, comme leurs visages rieurs, comme leurs regards clairs, comme leur entrain superbe vers toute la force de la vie.

On les avait placés côte à côte, dans le même régiment, dans la même escouade, et c'était justice. Deux frères jumeaux sont faits, n'est-ce pas, pour ne jamais se quitter, surtout devant la mort !

Les camarades s'amusaient de leur ressemblance, vraiment inouïe, jusque dans les moindres détails. Jeannot ! Jeannet ! On s'y perdait, et le capitaine, très sérieusement, avait ordonné que Jeannet porterait bien visible, sur l'épaule, une patte de jaune, tandis que Jeannot en aurait une verte, seul moyen de les reconnaître.

Ils s'étaient toujours suivis dans la vie. Même jeunesse, mêmes maladies, même métier — charbons, ensemble, au village. Même élan à l'heure de la guerre.

On disait d'eux, à l'escouade :

— Ils sont à l'abri des coups de fusil, car il faudrait qu'ils fussent touchés de la même balle. S'ils trépassent, ce sera du même obus.

Ils ne pensaient guère aux obus, ces jolis gars, pas plus qu'aux coups de fusil. Ils faisaient la guerre, simplement, de tout leur cœur, avec de beaux rêves de victoire dans les yeux, des yeux semblables, des rêves semblables.

Toutefois, malgré tant de ressemblance, ceux qui, auprès d'eux, étaient un peu perspicaces, avaient vite remarqué qu'entre ces deux jeunes hommes si pareils, si instinctivement unis, il y avait une sorte de froideur réciproque, une gêne presque. C'était sans doute à leur insu, en dehors de leur volonté, car lorsqu'on les interrogeait là-dessus ils semblaient surpris, sincèrement :

— Jeannot ! Mais je l'aime tout plein !...

— Jeannet ! Mais je n'ai rien contre lui !...

Ce fut, cependant, au point que le major chef, docteur très réputé de Paris, spécialiste dans les études de psychologie médicale, les tenait en observation, intéressé par ce cas de jumeaux, liés par tant de points mais sans l'intimité caractéristique de leur parenté particulière. L'homme de science n'y voulait pas croire :

— Vous verrez, vous verrez, disait-il, que ces enfants seront unis jusqu'au bout et que s'ils tombent au feu ce sera le même jour, à la même heure, de la même façon...

— C'est possible, lui répondait le capitaine, qui les connaissait bien et les avait maintes fois observés. Mais je soutiens qu'entre ces deux jeunes gens, neufs à la vie, il y a un fossé mystérieux, une sorte de distance morale, c'est à peine s'ils se parlent.

— Allons donc ! soutenait le médecin. Des jumeaux, mais c'est un sang identique. C'est un cœur identique, comme leur pensée. S'il y a un nuage entre eux, ce ne peut être qu'une illusion dont ils sont les victimes eux-mêmes. Mais je soutiens qu'ils vont jusqu'à la fin ensemble, étrangement et complètement liés.

\*\*\*

Or, il arriva que Jeannot et Jeannet, un jour, furent commandés de patrouille, patrouille dangereuse. C'était en Lorraine, dans les bois du côté de Reillon.

Ils partirent gaiement, comme toujours.

Trois sentinelles furent détachées en poste d'écoute avancée. Les jumeaux en étaient, avec Ragu, un camarade de leur village.

Tout à coup, un chat-huant hulula à quelques mètres, auquel un autre chat-huant répondit.

— Attention ! Ce sont les Boches, fit Jeannot.

— Oui, ce sont eux ! approuva Jeannet.

Ils savaient que les Bavarois, pour se prévenir entre eux, imitaient le cri de la chouette.

Il faisait, d'ailleurs, un clair de lune favorable.

Tout à coup, une patrouille allemande, en force, cerna les trois hommes. Tumulte. Jurons, corps à corps.

Enfin, lourdement, Jeannot tomba en arrière, la gorge ouverte par le couteau — un vrai couteau de boucher que maniait un colosse, à tête de brute.

La blessure devait être bien horrible, car la brute recula devant cette plaie béante, giclante de sang. Puis il eut un cri d'effroi. De l'ombre venait de se dresser, intact celui-là, le même homme qu'il venait de frapper et dont la vision lui emplissait encore les yeux, sous la lune blafarde. C'était Jeannet.

Mais le colosse se ressaisit. De nouveau, il y eut

lutte. L'Allemand, avec le même couteau, taillada l'autre gorge, et le sang gicla de la même façon.

Ragu avait nettement vu l'horrible scène, mais il était paralysé par une jambe brisée.

Heureusement, les camarades arrivaient à la rescousse et les Boches s'enfuirent.

Jeannot et Jeannet étaient là, pantelants, tombés côte à côte d'une blessure pareille, faite d'une même arme. La fatalité de ressemblance en tout les suivait.

On put les emporter à l'infirmerie. Justement, le major qui s'intéressait à eux s'y trouvait :

En les voyant arriver ainsi, ensemble, agonisants, ses yeux se mouillèrent.

— J'en étais sûr, fit-il, qu'ils mourraient ensemble !

Et il se pencha vers leurs râles.

Jeannot donnait encore des signes de vie, très faiblement. Mais il eut la force suprême, dans un souflet, de balbutier un nom que le médecin, bien distinctement perçut : Mathilde... Puis il expira.

Jeannet haletait sous la fièvre... Lui aussi voulait parler. Lui aussi cherchait à prononcer un mot avant de mourir, à son tour :

— Mathilde ! murmura-t-il.

Le même nom tous deux ! Sans doute la même personne !

Le même amour !

Et leur camarade Ragu, qui était là aussi et qui, malgré sa blessure, avait sa connaissance, expliqua :

— Je suis de leur village et je comprends... Il n'y a d'ailleurs qu'une seule Mathilde, la fille de l'instituteur.

Il ajouta :

— Elle est bien jolie.

— C'était la promesse de l'un d'eux peut-être ? demanda quelqu'un.

— Non ! D'aucun. J'en suis sûr. Ils ne s'étaient pas déclarés. Pensez donc ! Ils n'avaient que vingt ans... Elle dix-huit. C'était comme qui dirait leur rêve...

Et le major hochait la tête :

— J'avais raison de prétendre qu'ils seraient semblables jusqu'au bout... Et je comprends maintenant cette gêne instinctive entre eux... qu'ils ne s'expliquaient pas eux-mêmes... L'un et l'autre se seront caché leur amour.

Telle est la très simple histoire de Jeannot-Jeannet que me raconta Ragu par la suite, et que j'ai fidèlement notée.

J'ajouterai que c'est Ragu qui, en convalescence au pays, tint à apprendre à la fille de l'instituteur ce détail poignant de la mort de ses deux amis.

La jeune fille éclata en sanglots, toute remuée et toute surprise aussi. Elle connaissait bien les jumeaux, mais elle ignorait tout du sentiment inspiré par elle.

Elle eut le geste délicat de porter leur deuil — un deuil peu banal, n'est-ce pas ? — le deuil de deux êtres qui l'avaient aimée en même temps...

Henry de Forge.

## Conseil municipal

## Ouverture de la session ordinaire

Le préfet de la Seine ayant donné lecture de l'arrêté convoquant le Conseil pour sa première session ordinaire, l'assemblée décide de maintenir le bureau et les commissions.

M. Mithouard prend alors place au fauteuil et prononce une allocution dans laquelle il rappelle le rôle politique et moral joué par l'Hôtel de Ville de Paris depuis la dernière session, la réception du prince Alexandre de Serbie et celle de la délégation italienne à la Conférence des Alliés.

Il adresse les félicitations du Conseil à MM. Marcel Habert, Evain et Dormon, qui ont reçu, le premier, la croix de la Légion d'honneur ; les deux autres, la croix de guerre.

M. Deville présente ensuite, au nom de la quatrième commission, son rapport relatif à la répartition du produit de la Tombola du Petit Palais, dont le montant s'élève à 92.000 francs.

Après l'expédition de diverses affaires courantes relatives à l'enseignement, la séance est levée.

## Une délégation serbe au Palais-Bourbon

Une délégation de dix députés serbes, désignés parmi les représentants de la Chambre serbe qui habitent Nice afin de venir créer un comité interparlementaire franco-serbe analogue au comité franco-britannique, a visité hier après-midi le Palais-Bourbon.

Présentés par M. Garat, député des Basses-Pyrénées, les députés serbes ont reçu le meilleur accueil. M. Georges Leygues, président de la commission des affaires extérieures, et les députés présents à la Chambre leur ont souhaité la bienvenue et se sont cordialement entretenus avec eux pendant quelques instants.

La délégation sera reçue jeudi, hors séance, par la commission des affaires extérieures.

## La littérature aux armées

Quelques dernières lettres encore, venues, en un courrier tardif, de poilus à qui les travaux de la guerre ne permirent pas plus tôt de répondre à notre enquête sur les travaux de la paix.

\*\*\*

M. Charles Dornier, du 8<sup>e</sup> d'artillerie à pied, croit à une littérature de guerre et n'accepte pas comme possible que nos jeunes écrivains ne rêvent que de pipeaux après les combats :

Oui, tous, selon notre rang, même aux sillons où la mort sème, nous rêvons aux éclosions prochaines. Mais, à la flamme des canons, nos rêves surgissent renoués, et, pendant longtemps, notre littérature sera — élan une littérature guerrière — une littérature de guerre. Le public lui-même, qui aura, pendant ces longues heures d'attente, retrouvé le temps et le goût de lire, n'ira plus qu'aux œuvres de renouveau, où nous dirons la haine du barbare, l'amour de la justice, le triomphe des nobles causes. Je l'ai sentie, selon mes humbles forces, en des poèmes écrits aux veillées du front, de qu'il dix-huit mois, et rassemblés sous ce titre : *Les Sillons de gloire*. J'ai sur le chantier un roman où j'étudie, dans un groupe social, la « reconquête morale », première reconnaissance de cette guerre. Avant de l'achever, j'aurai à reprendre un roman « d'avant-guerre », *Amour et Discipline*. Entre lui et moi, il y a les Boches. En effet, imprimé en Belgique, que sont devenus et le manuscrit et les épreuves ?

\*\*\*

M. Albert Willemet nous envoie, avec cette lettre, un beau poème sur le pain allemand, que nous joignons à sa réponse :

J'avais formé divers projets littéraires avant cette guerre ; quelques-uns sont en voie de réalisation. Y aura-t-il opportunité de continuer ?

Des à présent, et profitant des rares loisirs de la guerre, je veux tenter quelque chose — en vers — et contre la Boche, m'essayant de la plume après m'être essaimé de la baïonnette. Le titre ? *Kaiser, Kultur et... Compagnie*.

Pour le temps de paix ? J'ai rêvé d'un ouvrage à la fois poème et roman. Titre : *Le Livre de Gringor*, ayant l'ambition d'être un livre de vers qu'on lirait sans ennui.

Une impression de guerre ? En voulez-vous une toute particulière ? Un obus boche, un jour, m'a défoncé le crâne et m'a trépané de cinq autres blessures.

Voici son poème :

## LE PAIN ALLEMAND

Nous l'avons vu, votre pain allemand.  
Appétissant ? Il ne l'est guère...  
Le Kaiser en mangea ? Vraiment ?  
Sans doute, à ce foudre de guerre,  
Fallait-il ce pain-là pour boire tant de sang !...

Nous l'avons vu, votre pain allemand,  
Fruit de la culture germanique :  
Ma foi, cela... sent drôlement...  
Ayez-en donc la bouche pleine,  
Notre France a pour nous le plus exquis froment...

Nous l'avons vu, votre pain allemand ;  
Cela passa la plaie ouverte,  
En l'An Terrible à notre flanc :  
Baissez l'horreur vous est offerte ;  
Notre tour est venu de manger du pain blanc !

Nous l'avons vu, votre pain allemand,  
Il présagea notre victoire,  
Et Guillaume, Néron tremblant,  
A vu sa révolter l'Histoire :

Ce fut un coup terrible à votre orgueil sanglant !  
Fabriquez-en de ce pain allemand ;  
Nous en paverons notre route,  
Lorsque, lancés foudroyamment,  
A l'heure de votre déroute,  
Nous irons capturer votre Kaiser dément !...

## Chemisettes légères

Les premières journées chaudes nous surprennent et nous voudrions de suite avoir quelques colifichets frais et pimpants pour renouveler notre toilette : c'est à la blouse qu'il appartient de transformer notre parure, et comme c'est un vêtement qu'il faut presque chaque jour changer, il est nécessaire au début de la saison d'en choisir un nombre assez important.

Sous la jaquette, la blouse de linon, de voile, de crêpon ou d'organdi, d'un entretien facile, est d'une réelle élégance en son extrême netteté. Le modèle croqué ici est en voile mauve très simple, il montre un aspect un peu nouveau de la classique blouse chemisier.

Blouse de voile mauve soutaché.

par ses revers souples, le col et le devant de la blouse sont finement soutachés de coton blanc. Des boutons d'Irlande ferment le devant de la blouse et les poignets. Le voile de coton, rose, blanc, mauve, bleu lavande ou bouton d'or se trouve facilement n'importe où. Il ne rétrécit pas au lavage et fait de très jolies blouses, pas coûteuses et seyantes !...

Jeanne Farman.



## Petite gazette de la Comédie

Samedi dernier, le *Misanthrope* était affiché en matinée classique avec les *Honnêtes Femmes* et *Gringoire* (où Haviat reprenait son rôle d'Olivier le Daim). Le chef-d'œuvre de Molière, que nous n'avions pas revu depuis trois mois, atteignait ce 1<sup>er</sup> avril à sa 1.278<sup>e</sup> représentation à la Comédie-Française (c'est-à-dire depuis la jonction de 1680), la 1.371<sup>e</sup> si nous remontons à la soirée de la création sur la scène du Palais-Royal, le vendredi 4 juin 1660. La distribution nous apporte quelques nouveautés.

Le rôle d'Arsinoë, tenu par Mlle Du Minil depuis le 22 juin 1908 — le soir même où Mlle Berthe Cerny s'essayait dans *Célimène* — passe à Mme Suzanne Devoyod qui l'avait interprété le 29 juin 1915, à Genève, dans une représentation officielle de la Comédie. Ce choix me ravit parce qu'il proclame la ferme résolution de la Maison de ne plus laisser retomber Arsinoë dans l'emploi des duègnes, comme cela se vit trop souvent pendant plus de deux siècles. Confiar Arsinoë à l'interprète de *Bélise des Femmes savantes*, c'est déformer un portrait en sa caricature.

La sincère Eltante a du penchant pour vous,  
La prude Arsinoë vous voit d'un œil fort doux ;  
Cependant, à leurs vœux, votre âme se refuse

dit Philinte à Alceste ! Si Arsinoë n'était pas une femme dont un « honnête homme » pourrait s'estimer heureux de faire son épouse, Philinte parlerait en mauvais plaisant. Telle n'est point la pensée de l'auteur. En réalité, Arsinoë n'apparaît « vieille » qu'aux yeux d'une jeune personne de vingt ans qui se moque de tout et de tous, exagérant les défauts, les simples travers de chacun sous le verre grossissant de son inconscience féroce de gamine espiègle. Mme Suzanne Devoyod prête une grande allure, un bel extérieur au personnage ; elle en fait une femme du vrai monde, nullement déplacée dans le salon de *Célimène*.

Numa succède à Louis Delaunay dans *Oronte*, joué tantôt par des comiques : Samson, Coquelin, Truffier ; tantôt par des premiers rôles, comme Geyffroy qui l'incarna avant d'interpréter *Alceste*. A la vérité, *Oronte* est un gentilhomme d'une élégance presque excessive (la version originale où il est appelé « l'homme à la veste » le dépeint ainsi devançant la mode) ; ses ridicules sont sa manie de « vouloir être auteur malgré tout le monde » et une vanité folle qui lui inspire, entre autres extravagances, cette étonnante apostrophe à *Célimène* :

J'y profite d'un cœur qu'aussi vous me rendez,  
Et trouve ma vengeance en ce que vous portez.

Numa — pourquoi coupe-t-il ces vers et les deux précédents ? — Numa a crayonné un *Oronte* correct, mais un peu terne ; il faut qu'il égaye, qu'il éclaire sensiblement son personnage ; il faut aussi qu'il l'« habille » avec plus de recherche. René Rocher joue *Clitandre* aimablement. Dehelly reprenait *Acaste* ; il y est étourdissant de verve et de fatuité.

Mlle Berthe Cerny avait interprété *Célimène*, sans partage, du 22 juin 1908 au 20 avril 1911 ; elle n'avait point reparu dans ce rôle depuis cette date. Son personnage est très séduisant par la charme persuasif qui émane de sa coquetterie. Sans doute cette *Célimène* par sa préciosité subtile se rattache plus directement aux compositions raffinées du dix-huitième siècle qu'aux gaillardes créations des écrivains du dix-septième, beaucoup plus « primitifs » dans l'expression de leurs sentiments ; mais comme l'on comprend que bégaié dans le filet d'une si savante enchanteresse le malheureux *Alceste* ne puisse en rompre les mailles d'autant plus solides qu'elles demeurent invisibles !

Raphaël Duflos joue *Alceste* avec une sincérité d'une franchise toujours spontanée, jamais brutale, une flamme dévorante, puis une souffrance profonde où il entre beaucoup plus de douleur que d'amertume, ce qui rend plus navrant à la fin de la pièce le désespoir de ce grand cœur.

Emile Mas.

## Le cinématographe dans l'enseignement

M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, vient d'instituer une commission extraparlamentaire chargée d'étudier les moyens de généraliser l'application du cinématographe dans les différentes branches de l'enseignement.

Dans le rapport qui précède le décret instituant cette commission, M. Painlevé expose de la manière suivante le but qu'il s'est proposé :

L'application rationnelle du cinématographe peut avoir pour toutes nos écoles des conséquences très heureuses. Elle répond au goût naturel de la jeunesse pour l'image, elle met sous les yeux la chose à côté de l'idée, elle hâte le travail de l'intelligence et agrandit l'expérience. Ainsi l'enseignement de nos matières deviendra plus animé et plus profitable.

Déjà les universités populaires, les associations d'enseignement post-scolaire ont illustré leurs cours et conférences de vues cinématographiques. En certaines écoles primaires, l'initiative heureuse de quelques instituteurs a démontré ce que l'on pouvait attendre d'un enseignement renouvelé par l'usage, mais il importe d'établir un plan d'ensemble, de concevoir une organisation méthodique.

La commission sera présidée par le ministre et aura pour vice-président M. Steeg, ancien ministre.

## THÉÂTRES

Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, salle Gaveau, concert supplémentaire au bénéfice des artistes mobilisés des associations Colonne et Lamoureux, de leurs prisonniers de guerre et des veuves de ceux qui sont tombés en champ d'honneur, avec le concours de M. Camille Saint-Saëns, de l'Institut et de Mme Croiza.

La première partie du concert dirigée par M. Camille Chevillard, comprendra : la *Marmellade* ; ouverture de la Grande Pique russe, de Rimsky-Korsakow ; deux mélodies : a) *Pâte d'olive du soir*, d'Alfred Bachelet, et la *Clouche*, de Camille Saint-Saëns, chantées par Mme Croiza, et la *Symphonie en ut mineur* N° 5, de Beethoven.

La deuxième partie, sous la direction de M. Gabriel Pierné, sera composée comme il suit : *Africa*, fantaisie pour piano et orchestre, de M. Camille Saint-Saëns, jouée par l'auteur ; deux mélodies : a) *Les Maris*, d'Ernest Chausson, b) la *Vie antérieure*, de Henri Duparc, chantées par Mme Croiza ; *Scherzo pour deux pianos*, de Camille Saint-Saëns, interprété par MM. Camille Saint-Saëns et Gabriel Pierné. Le concert se terminera par *Sheherazade*, suite symphonique en quatre parties, d'après les Mille et une nuits.

Mme Sarah-Bernhardt est à Londres. — Une dépêche fantaisiste nous présente la grande tragédienne faisant à nos poilus sous Verdun une surprise théâtrale autant qu'impérieuse. Mais la présence à Londres de Mme Sarah-Bernhardt suffit à démentir cette nouvelle. Ajoutons que la créatrice des *Cathédrales* compte rester chez nos alliés jusqu'à la fin du mois.

Blentzance. — Au profit de l'Œuvre du Soldat dans la Tranchée (président d'honneur, M. Maurice Barrès), les professeurs et les élèves du Conservatoire R. Maubel donneront jeudi, en matinée, un grand festival privé. Au programme : un acte de *Mireille*, ballet de *Faust*, l'*Étincelle*, le *Passant*, et une importante partie musicale avec les virtuoses Rainold, Lorrain et Jamet.

### MARDI 4 AVRIL.

Comédie-Française. — A 8 heures, *Un Caprice*, la *Mégère apprivoisée*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 8 heures, *Fédora*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 45, *Madame Boniface*.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *Le Cœur en pâte*.

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue ; le *Successeur*, *Devant le Rideau*.

Châtelet. — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche (jeudi et dim. mat.), à 7 h. 30, les *Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 45, *Le Fils surnaturel*.

Déjazet. — A 8 heures, les *Flammes de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *L'Expérience du docteur Lorde*.

Le Masque. — Une rage d'amour, la Lanterne (mat. mercredi et dim.).

Théâtre Michel. — A 8 h. 20, *Le Petit intérieur*, l'*Auton 133*, *Une petite femme forte*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *La Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Alsace* (Mme Réjane).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Polu* ; *Hortense a dit* ; *J'm'en f...*.

Revue. — A 8 h. 30, *Une Nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Tour de Nesle*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Rip*.

Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.

Vauvilliers. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

### MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-79). — 2 h. 30 et 8 h. 30, Marc et ses lions dans *Dévorées* ? Vingt attractions.

Geumont-Palace. — A 8 h. 20, *El* ; *Monseigneur Pinson*, *poilard* ; *la Vie des prisonniers allemands*. Loc. 4, r. Forest, de 14 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Anbert-Palace (24, Bd des Halles). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palace. — *Peston trépané*, les *Myrtères* (18<sup>e</sup> épis.), les *Roses rouges*, *Max dans les airs*, *Mentoulant au désert*, la *Sole au Japon*.

Follies-Bramillères-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *L'Indépendance de la Belgique* ; *Max dans les airs* ; les *Roses rouges* ; M. Pinson, *poilard* ; *Mentoulant au désert*. (Téléph. Nord 36-44).

## COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Demain mercredi 5 avril, à 2 h. 1/2 : *Quelques poètes anglais*, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

### Hommage à l'Arménie

La solennité organisée par les Amis des Franco-Arméniens aura lieu le dimanche 5 avril, à 2 heures, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Paul Deschanel.

Prononceront des allocutions : MM. Paul Deschanel, Paul Painlevé, Anatole France et l'abbé Wetterlé.

Des chants arméniens seront interprétés par Mmes Babikian, Kavanaz, M. Divan Alexanian et les chœurs de la Schola Cantorum, dirigés par M. Vincent d'Indy. Des traductions françaises de poèmes arméniens seront déclamées par Mmes Segond-Weber, Maille, Yvonne Ducos, MM. de Max et Roger Gallard, de la Comédie-Française, Mme M. Moreno et Mme Armène Ohanian.

Mme Marie Beins, de l'Opéra, chantera l'*Hymne aux morts*, de Jean Richepin, accompagnée par M. A. Georges, et, pour la première fois, le *Noël des enfants qui n'ont plus de maison*, de Cl. Debussy.

Adresser les demandes d'invitations chez Mme C. André, 30, rue d'Aguesseau.

## “EXCELSIOR” RÉTRIBUE les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale

La vie artistique

Les procès importants

Les accidents graves

Les événements locaux

La vie économique

Les sports

Tous faits pittoresques

## LES RÉSULTATS de la Foire de Lyon

Toute la presse française a été unanime pour apprécier l'importance qu'a eue la Foire d'Echantillons de Lyon, non seulement au point de vue moral, mais encore sous le rapport des résultats matériels. Bien des maisons, qui avaient cru faire un sacrifice patriotique, ont vu cette louable décision récompensée par un afflux de commandes qui dépasse pour certaines leur production annuelle entière.

Parmi les stands qui, le jour de la fermeture, voyaient encore se presser une foule de visiteurs et d'acheteurs intéressés, il nous a été signalé

### L'IMPORTANT COMPAGNIE ELECTRO-MECANIQUE

dont les usines sont au Bourget et à Lyon. Elle participa brillamment à la Foire et s'est spécialisée dans la construction et l'exploitation des stations centrales électriques et dans la fabrication des turbines à vapeur. Elle produit du matériel pour les mines et la métallurgie, des appareils de levage, des commandes spéciales pour diverses industries. Nous ne devons pas non plus oublier de signaler son système d'éclairage électrique des trains, déjà très répandu, et dont de récentes catastrophes ont démontré l'utilité.

### LE QUARTZ FONDU

Cette foire aura eu le mérite de nous révéler une véritable nouveauté industrielle : le Quartz fondu, dont les propriétés sont très caractéristiques et les usages multiples.

Le Quartz fondu, inattaquable aux acides, résiste aux plus hautes températures, est d'une blancheur éclatante et s'applique à la fabrication des cuvettes, des tourilles, des creusets, tubes, collecteurs, etc., ainsi que des tuyaux à tubulures latérales, des tuyaux à emboîtement et à brides et des conduites pour acides, etc. Il se tient transparent pour les laboratoires, et opaque pour les industries chimiques.

Le Quartz Fondu, mis au point dès maintenant pour l'exploitation, possède des usines et bureaux à l'Argentières-la-Bessée (Hautes-Alpes), et son catalogue est adressé gratis et franco sur demande.

### LES ETABLISSEMENTS B. BOTTET

L'épuration des eaux qui sont utilisées dans l'industrie est un des points les plus importants en raison des sels calcaires qu'elles possèdent le plus généralement. Cette question est maintenant solutionnée de la façon la plus complète grâce aux procédés inventés par M. B. Bottet et qui sont exploités dans les laboratoires, bureaux et magasins que possède cette firme à Lyon : 38, avenue Berthollet ; 35, rue Banel, et 33, boulevard du Sud.

La participation de la maison B. Bottet à la Foire de Lyon est un haut élément d'intérêt pour les industriels de tous pays, qui n'ignorent pas avec quel succès les procédés B. Bottet ont été employés pour l'épuration des eaux industrielles dans les plus grandes fabriques du monde, notamment chez MM. Michelin et Cie, où ces procédés permettent d'épurer cinq millions de litres d'eau par jour.

Et maintenant, travaillons pour l'an prochain.

Jean Barsac.

## Faits divers

### PARIS

### Le feu à la gare des Invalides

Dans la matinée d'hier, le feu s'est déclaré dans un wagon, par suite, croit-on, d'un court-circuit, et il s'est propagé rapidement.

Les pompiers des casernes de la rue Malar et de la rue du Vieux-Colombier ont combattu le feu, mais cinq wagons ont été la proie des flammes.

On ne signale, fort heureusement, aucun accident de personnes.

### Accident d'automobile

Hier matin, place du Pas-de-Jour, à la suite d'un dérapage, une automobile affectée au transport des journaux pour la banlieue est venue se briser contre un arbre.

Le chauffeur, Georges Duval, dix-sept ans, demeurant 29, rue des Saules, et le convoyeur François Berthier, cinquante-quatre ans, 6, rue Fauvel, ont été grièvement blessés sur diverses parties du corps et admis à l'hôpital Saint-Louis.

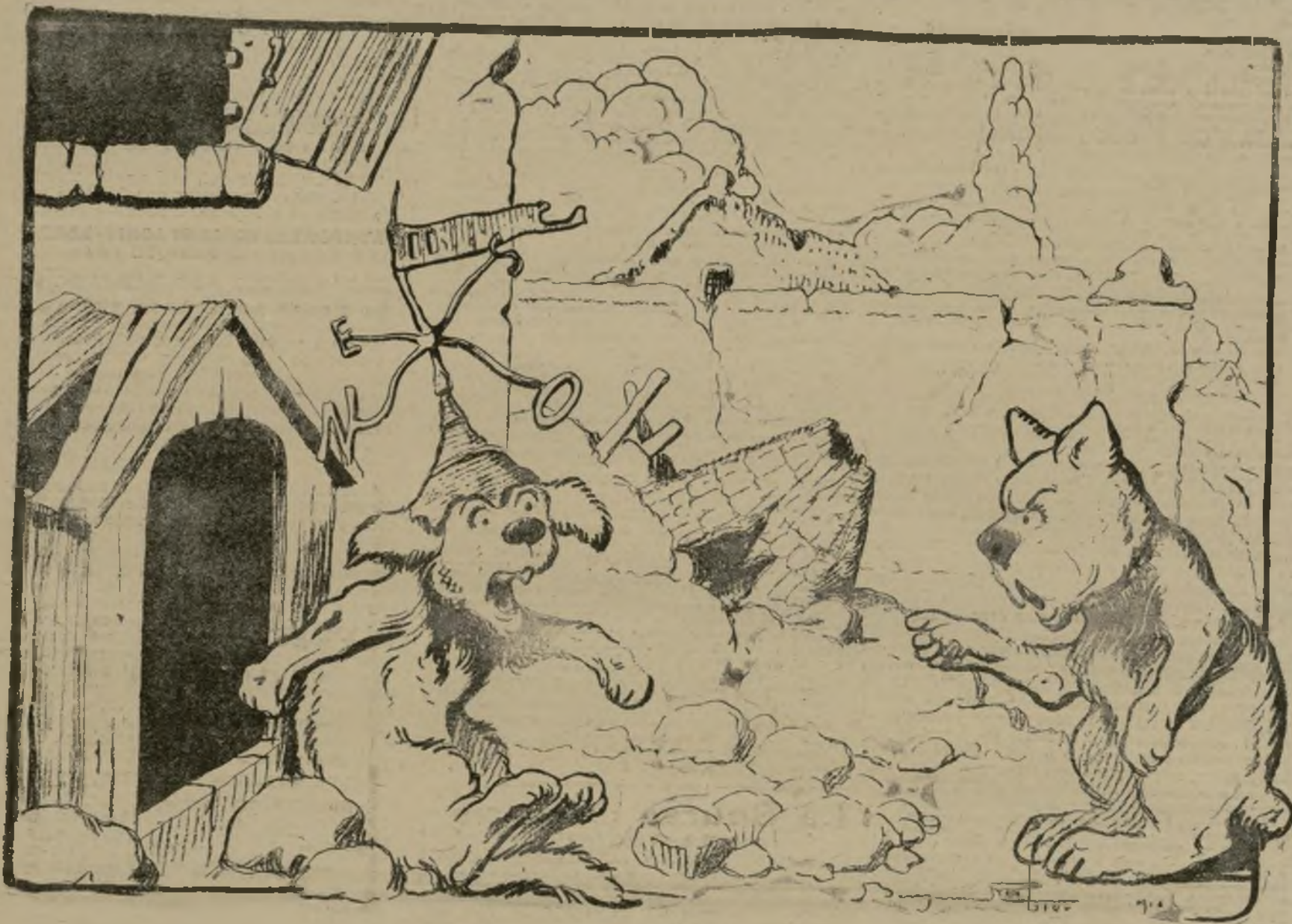
### Ligue nationale contre l'alcoolisme

La commission mixte de propagande de la Ligue Nationale contre l'alcoolisme, composée de députés, de journalistes et de membres de cette ligue, se réunira le mardi 4 avril, à 10 heures du matin, au siège social, 147, boulevard Saint-Germain.

Rappelons que cette commission a été créée dans le but de donner une direction efficace à la campagne d'opinion publique engagée contre l'alcoolisme par la Ligue Nationale.



# LE CLOCHETON RENVERSÉ par BENJAMIN RABIER



--- Pourquoi aussi sors-tu pendant le bombardement... Tête de girouette, va !...

TRIPLETON D'EXCELSIOR DU 4 AVRIL 1916

## Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

### CHAPITRE XI

#### Le glorieux blessé

« Vous voyez, je ne suis plus qu'un invalide... Vous pouvez causer avec moi, Lison, un mutilé de la guerre, ce n'est pas très compromettant... »

— Oh ! Monsieur Robert, dit la jeune fille, pouvez-vous croire...

— Mais si, reprit-il, avec une pointe de tristesse, je ne puis plus être qu'un ami, ou un bavard qui encombre... un bras de moins, c'est comme si l'on avait des années en plus...

« Et je n'ai pas même le droit d'évoquer si peu que ce soit le passé !... »

— Chut ! Monsieur Robert, répliqua-t-elle. Voilà une chose dont il ne faut pas parler...

— Vous le voyez ! continua-t-il, et même à présent vous m'appellez « Monsieur » comme un étranger...

— C'est que, s'écria Lison en le regardant bien en face, avec une flamme d'enthousiasme dans les yeux, on se sent bien petite lorsque l'on parle à un héros.

Et elle montra du doigt les témoignages de bravoure que le jeune homme portait sur sa vareuse de chasseur à pied.

— Un triste héros ! répondit le jeune homme. J'aimerais mieux maintenant être dans les tranchées avec mes camarades... Au moins, je serais utile à quelque chose... Tandis qu'à présent...

— Ne dites pas cela, interrompit Lison, je suis

sûre que vous avez magnifiquement fait votre devoir et au delà, et si je pouvais lire votre citation...

« Mais tenez, puisque le hasard nous a fait nous rencontrer, il faut que je vous dise une chose : je suis très heureuse de vous avoir revu. »

— Ah ! Lison, comme ces derniers mots me sont doux !

— Oui, très heureux ! Nous avons été de si bons amis, n'est-ce pas, Monsieur Robert, et comme une folle je m'étais imaginé trop de choses...

« C'est que, aussi, vous me faisiez de si grands serments... »

« Et puis j'ai appris un jour vos sangailles. Vous aviez raison, je ne pouvais pas être une femme pour vous... »

« Jamais vos parents n'auraient consenti à ce que vous vouliez me promettre... »

« Voyez-vous ce mariage ? Lison Bergère, seconde main chez Rosalie sœurs, et M. Robert Darney, le fils d'un des plus gros négociants du Sentier... »

— Pourquoi pas, Lison ?

— Non, ne dites plus de bêtises !... Ce n'était pas possible... J'avais bien juré que je ne vous reverrais plus jamais.

« Oh ! j'étais bien triste, allez, de sentir que je ne devais être pour vous qu'une amourette, et qu'il fallait que j'eusse de la raison pour nous deux. »

« Alors, il valait mieux que je m'en allasse. J'ai été travailler chez les Boches... J'étais à Francfort au mois d'août de l'année dernière... C'est que, vous savez, je ne m'en suis pas tirée comme ça... »

— Que vous est-il arrivé, Lison ?

— Bah ! cela ne doit pas être bien intéressant pour vous. Sachez seulement que je me suis sauvée en avion...

— Mais on m'a parlé de ça, quand j'étais dans les Vosges avec mon bataillon... C'était vous, Lison ?

— C'était moi !... Et vous, comment avez-vous été blessé ?

— Qu'importe ! C'est votre histoire seule qui m'intéresse.

— Elle n'est pas gaie, Monsieur Robert, et je

n'ai pas envie de la raconter. Je ne puis vous dire qu'une chose : c'est qu'à présent j'ai trouvé le repos et la tranquillité.

« Et que je suis bien contente d'avoir pu causer comme cela avec vous quelques minutes en redevenant bons camarades... »

« Maintenant, adieu, parce que nous ne nous reverrons plus... »

Robert allait protester, mais à ce moment l'employé de la gare auquel elle avait confié ses papiers entra dans la salle :

— Mademoiselle, dit-il de loin, ne vous inquiétez pas de vos petits colis. Je vais ce soir voir mes parents après mon service, et je porterai tout chez votre tante...

« Il ne faut pas que vous soyez tant chargée. »

— Merci, fit Lison, alors je me sauve... Et elle courut vers la cour de la gare, en faisant un signe d'adieu.

Mais Robert la rejoignait vite :

— Dites, Lison, fit-il d'une voix sourde, nous ne pouvons pas nous quitter ainsi.

« Je veux vous revoir, causer encore avec vous... »

— Non, non ! dit-elle, et votre fiancée !

— Laissez-vous, Lison, depuis il y a eu la guerre, et pour moi tout est changé...

— Pour moi aussi ! s'exclama-t-elle, mais je ne peux rien vous dire... A vous surtout... Il faut que je m'en aille... Adieu.

— Lison, moi aussi, j'habite à Aix, nous nous reverrons bien...

Et il implora :

— En bons camarades !

— Je vous en prie, monsieur Robert, laissez-moi... ce n'est pas possible.

Et elle s'en fut.

Robert Darney n'osa pas la suivre.

Il contempla un instant sa manche vide.

— Voilà ce que c'est, pensa-t-il, d'être mutilé ! Ils sont heureux ceux qui se sont fait tout simplement casser la tête...

Mais il se trompait !

« Ce n'était pas pour cela que Lison ne voulait plus revoir celui auquel, malgré tout, elle n'avait jamais cessé de songer. »



## BLOC-NOTES

## CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis et les ministres du Brésil, de l'Argentine et du Chili assisteront au dîner mensuel des secrétaires d'ambassade des pays américains, qui a eu lieu hier soir.

## MARIAGES

— De Madrid :

Le mariage de Mlle Margot Fernandes de Villavicencio, fille de la marquise de Castrillo, avec Don Manuel Gamero Cívico, vient d'être célébré au palais du marquis del Genal, l'oncle de la mariée. Les témoins étaient, pour la mariée : son frère, le marquis de Valdecarrillo y de Castrillo; son oncle, le marquis del Genal, et son cousin, le duc de San Lorenzo; pour le marié : le premier ministre comte de Romanones, le marquis de Viana et le marquis de La Granja.

## DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Théodore Guillot, médecin-major de 1<sup>re</sup> classe, chef du service central de radiologie des 2<sup>es</sup> et 21<sup>es</sup> régions, professeur adjoint à la Faculté de médecine de Nancy, pharmacien de 1<sup>re</sup> classe, victime de son dévouement à la science.

De M. Armand Maury, ingénieur des arts et manufactures, ancien président de la chambre de commerce française du Portugal, membre du comité des travaux publics des colonies, décédé à Mon-Repos, à Jurançon (Basses-Pyrénées), âgé de soixante-trois ans, Chevalier de la Légion d'honneur, médaillé de 1870-71.

De M. Victor-Henri Huetzel, femme de l'éminent professeur, membre de l'Académie de médecine.

De M. Maurice J. Jourdain, décédé en son domicile, rue du Général-Foy, 16.

De M. Ricardo de Santa-Maria, née Vermeersch de Heerd, veuve de l'ancien ministre de Colombie auprès de S. M. le roi des Belges, décédé à Lugano.

De M. A. J. Wauters, une des personnalités les plus marquantes du monde colonial belge.

De M. Blanc-Garin, décédé à Bruxelles. Français d'origine, a été trois fois servant comme officiers dans l'armée du roi des Belges. Il fut professeur de peinture de S. A. R. la comtesse de Flandre, mère du roi Albert.

De M. Ernest La Fontaine, artiste peintre, décédé en son hôtel, 30, rue d'Alphonse-de-Neuville.

De M. Léon Michel, collaborateur de l'Echo de Paris, mort pour la France devant Verdun.

## MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Le colonel Boute, commandant le 112<sup>e</sup> d'infanterie, a été tué à l'ennemi, âgé de soixante-sept ans.

Les lieutenants-colonels Joutin, officier de la Légion d'honneur après deux citations à l'armée, tué au cours des récents combats sans Verdun. Il avait épousé la fille de l'industriel Stanislas, administrateur du Crédit Foncier d'Algérie.

Le capitaine Belpêche, commandant le 3<sup>e</sup> d'infanterie de Belfort, officier de la Légion d'honneur, tombé à l'âge de quarante-huit ans.

Le capitaine Boute, commandant le 3<sup>e</sup> d'infanterie, tué le 26 mars.

Le capitaine Capet, du 2<sup>e</sup> d'artillerie.

Le chef de bataillon Georges Octave, du génie, chevalier de la Légion d'honneur, blessé mortellement d'un éclat d'obus le 3 mars.

Le chef d'escadron Doyen Parigot, du 2<sup>e</sup> de cuirassiers, chevalier de la Légion d'honneur, passé, sur sa demande, dans l'infanterie, tombé devant Verdun le 11 mars.

Les capitaines : Edouard Flajollet, de l'infanterie, frappé mortellement à la bataille de Verdun le 27 février, mort le 29 dans une ambulance du front; de Carayon-Talpayrac, faisant fonction de chef de bataillon, officier de missionnaire, qui avait repris du service en 1914, tué d'une balle au front.

Le gérant : VICTOR LAUVRONAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

## LES SPORTS

## FOOTBALL

Les résultats de dimanche. — Matchs de football : E.S. Saint-Maur (3) bat E.S. Saint-Ambroise (3) par 2 buts à 1 ; C.S. Français (3 B) et Patronage Paul-Bert (2 B) font match nul (3 buts à 3) ; Gallia Club (3) bat Raincy Sports (2) par 3 buts à 2 ; C.A. du XVII<sup>e</sup> (1) et E.S. du XIII<sup>e</sup> (1) font match nul (3 buts à 3) ; C.A. du XVII<sup>e</sup> (2) bat Football Amical Club (1) par 3 ; E.S. Blenfaience (2) bat A.S. Française (3 B) par 7 buts à zéro ; Enfants de Passy (1) bat U.S. de Passy (2) par 12 buts à zéro ; C.S. Sarrcellois (1) et Lorette Sports (2) font match nul (1 but à 1) ; A.S. de Fresnes (2 mixte) bat U.S. de Bourg-la-Reine (1) par 4 buts à 2 ; S.A. Français (2) bat U.S. Montrouge (2) par 11 buts à zéro ; S.A. Français (3) et S.A. Français (4) font match nul (2 buts à 2) ; E.S. Saint-Maur (2) bat S.C. du XIV<sup>e</sup> (mixte) par 12 buts à 1 ; U.S.A. Cléchy (5) bat Stade Français (3) par 13 buts à zéro ; P.L. du Raincy (1) bat J.S. Jones Martins (1) par 12 buts à zéro ; U.S. du 1<sup>er</sup> bat Patronage Hironnelles (1) par 4 buts à 3 ; U.S. du 1<sup>er</sup> (2) bat Espérance de Versailles (3) par forfait ; F.C. Dyonisien (1) bat C.A. Dyonisien (1) par 10 buts à zéro ; F.C. Dyonisien (2) bat C.A. Dyonisien (2) par 1 but à 2 ; S.A. Bercy et Patronage Paul-Bert (1) font match nul (3 buts à 3) ; Enghien Sports (2) bat Patronage Olier (2) par 6 buts à 1.

## CYCLISME

Suite du classement dans le Grand Prix d'ouverture : 11. Marcel Esprit (F.A.S.) ; 12. Ferdinand Chéron (F.A.S.) ; 13. Paul Mayer (L.) ; 14. Joseph Slayor (V.C.P.) ; 15. Max Berry (F.A.S.) ; 16. Marcel Colin (L.) ; 17. Pierre Darlot (L.) ; 18. Michel Sliwka (V.C.P.) ; 19. Lucien Choury (L.) ; 20. Marcel Nourry (F.A.S.) ; 21. Albert Lhomme (L.) ; 22. Maurice Baron (F.A.S.) ; 23. Robert Méry (U.S.N.) ; 24. Marcel Cardinet (L.) ; 25. Georges Francys (A.C.V.) ; 26. René Dauxer (A.C.V.) ; 27. René Moreau (V.C.P.) ; 28. André Lemaignan (L.) ; 29. Maurice Desvues (V.C.P.) ; 30. André Chassagnard (V.C.P.) ; 31. Roger Leroy (A.C.V.) ; 32. Julien Mongin (L.) ; 33. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 34. Georges Lefaux (L.) ; 35. Louis Cornu (A.C.P.) ; 36. Clovis Durand (L.) ; 37. Pierre Colin (L.) ; 38. André Lavanchy (L.) ; 39. André Franche (L.) ; 40. Joseph Coué (F.A.S.) ; 41. Ginetet (V.C.P.) ; 42. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 43. Roger Lefaux (L.) ; 44. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 45. Georges Lefaux (L.) ; 46. Louis Cornu (A.C.P.) ; 47. Clovis Durand (L.) ; 48. Pierre Colin (L.) ; 49. André Lavanchy (L.) ; 50. André Franche (L.) ; 51. Joseph Coué (F.A.S.) ; 52. Ginetet (V.C.P.) ; 53. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 54. Roger Lefaux (L.) ; 55. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 56. Georges Lefaux (L.) ; 57. Louis Cornu (A.C.P.) ; 58. Clovis Durand (L.) ; 59. Pierre Colin (L.) ; 60. André Lavanchy (L.) ; 61. André Franche (L.) ; 62. Joseph Coué (F.A.S.) ; 63. Ginetet (V.C.P.) ; 64. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 65. Roger Lefaux (L.) ; 66. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 67. Georges Lefaux (L.) ; 68. Louis Cornu (A.C.P.) ; 69. Clovis Durand (L.) ; 70. Pierre Colin (L.) ; 71. André Lavanchy (L.) ; 72. André Franche (L.) ; 73. Joseph Coué (F.A.S.) ; 74. Ginetet (V.C.P.) ; 75. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 76. Roger Lefaux (L.) ; 77. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 78. Georges Lefaux (L.) ; 79. Louis Cornu (A.C.P.) ; 80. Clovis Durand (L.) ; 81. Pierre Colin (L.) ; 82. André Lavanchy (L.) ; 83. André Franche (L.) ; 84. Joseph Coué (F.A.S.) ; 85. Ginetet (V.C.P.) ; 86. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 87. Roger Lefaux (L.) ; 88. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 89. Georges Lefaux (L.) ; 90. Louis Cornu (A.C.P.) ; 91. Clovis Durand (L.) ; 92. Pierre Colin (L.) ; 93. André Lavanchy (L.) ; 94. André Franche (L.) ; 95. Joseph Coué (F.A.S.) ; 96. Ginetet (V.C.P.) ; 97. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 98. Roger Lefaux (L.) ; 99. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 100. Georges Lefaux (L.) ; 101. Louis Cornu (A.C.P.) ; 102. Clovis Durand (L.) ; 103. Pierre Colin (L.) ; 104. André Lavanchy (L.) ; 105. André Franche (L.) ; 106. Joseph Coué (F.A.S.) ; 107. Ginetet (V.C.P.) ; 108. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 109. Roger Lefaux (L.) ; 110. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 111. Georges Lefaux (L.) ; 112. Louis Cornu (A.C.P.) ; 113. Clovis Durand (L.) ; 114. Pierre Colin (L.) ; 115. André Lavanchy (L.) ; 116. André Franche (L.) ; 117. Joseph Coué (F.A.S.) ; 118. Ginetet (V.C.P.) ; 119. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 120. Roger Lefaux (L.) ; 121. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 122. Georges Lefaux (L.) ; 123. Louis Cornu (A.C.P.) ; 124. Clovis Durand (L.) ; 125. Pierre Colin (L.) ; 126. André Lavanchy (L.) ; 127. André Franche (L.) ; 128. Joseph Coué (F.A.S.) ; 129. Ginetet (V.C.P.) ; 130. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 131. Roger Lefaux (L.) ; 132. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 133. Georges Lefaux (L.) ; 134. Louis Cornu (A.C.P.) ; 135. Clovis Durand (L.) ; 136. Pierre Colin (L.) ; 137. André Lavanchy (L.) ; 138. André Franche (L.) ; 139. Joseph Coué (F.A.S.) ; 140. Ginetet (V.C.P.) ; 141. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 142. Roger Lefaux (L.) ; 143. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 144. Georges Lefaux (L.) ; 145. Louis Cornu (A.C.P.) ; 146. Clovis Durand (L.) ; 147. Pierre Colin (L.) ; 148. André Lavanchy (L.) ; 149. André Franche (L.) ; 150. Joseph Coué (F.A.S.) ; 151. Ginetet (V.C.P.) ; 152. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 153. Roger Lefaux (L.) ; 154. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 155. Georges Lefaux (L.) ; 156. Louis Cornu (A.C.P.) ; 157. Clovis Durand (L.) ; 158. Pierre Colin (L.) ; 159. André Lavanchy (L.) ; 160. André Franche (L.) ; 161. Joseph Coué (F.A.S.) ; 162. Ginetet (V.C.P.) ; 163. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 164. Roger Lefaux (L.) ; 165. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 166. Georges Lefaux (L.) ; 167. Louis Cornu (A.C.P.) ; 168. Clovis Durand (L.) ; 169. Pierre Colin (L.) ; 170. André Lavanchy (L.) ; 171. André Franche (L.) ; 172. Joseph Coué (F.A.S.) ; 173. Ginetet (V.C.P.) ; 174. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 175. Roger Lefaux (L.) ; 176. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 177. Georges Lefaux (L.) ; 178. Louis Cornu (A.C.P.) ; 179. Clovis Durand (L.) ; 180. Pierre Colin (L.) ; 181. André Lavanchy (L.) ; 182. André Franche (L.) ; 183. Joseph Coué (F.A.S.) ; 184. Ginetet (V.C.P.) ; 185. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 186. Roger Lefaux (L.) ; 187. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 188. Georges Lefaux (L.) ; 189. Louis Cornu (A.C.P.) ; 190. Clovis Durand (L.) ; 191. Pierre Colin (L.) ; 192. André Lavanchy (L.) ; 193. André Franche (L.) ; 194. Joseph Coué (F.A.S.) ; 195. Ginetet (V.C.P.) ; 196. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 197. Roger Lefaux (L.) ; 198. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 199. Georges Lefaux (L.) ; 200. Louis Cornu (A.C.P.) ; 201. Clovis Durand (L.) ; 202. Pierre Colin (L.) ; 203. André Lavanchy (L.) ; 204. André Franche (L.) ; 205. Joseph Coué (F.A.S.) ; 206. Ginetet (V.C.P.) ; 207. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 208. Roger Lefaux (L.) ; 209. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 210. Georges Lefaux (L.) ; 211. Louis Cornu (A.C.P.) ; 212. Clovis Durand (L.) ; 213. Pierre Colin (L.) ; 214. André Lavanchy (L.) ; 215. André Franche (L.) ; 216. Joseph Coué (F.A.S.) ; 217. Ginetet (V.C.P.) ; 218. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 219. Roger Lefaux (L.) ; 220. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 221. Georges Lefaux (L.) ; 222. Louis Cornu (A.C.P.) ; 223. Clovis Durand (L.) ; 224. Pierre Colin (L.) ; 225. André Lavanchy (L.) ; 226. André Franche (L.) ; 227. Joseph Coué (F.A.S.) ; 228. Ginetet (V.C.P.) ; 229. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 230. Roger Lefaux (L.) ; 231. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 232. Georges Lefaux (L.) ; 233. Louis Cornu (A.C.P.) ; 234. Clovis Durand (L.) ; 235. Pierre Colin (L.) ; 236. André Lavanchy (L.) ; 237. André Franche (L.) ; 238. Joseph Coué (F.A.S.) ; 239. Ginetet (V.C.P.) ; 240. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 241. Roger Lefaux (L.) ; 242. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 243. Georges Lefaux (L.) ; 244. Louis Cornu (A.C.P.) ; 245. Clovis Durand (L.) ; 246. Pierre Colin (L.) ; 247. André Lavanchy (L.) ; 248. André Franche (L.) ; 249. Joseph Coué (F.A.S.) ; 250. Ginetet (V.C.P.) ; 251. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 252. Roger Lefaux (L.) ; 253. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 254. Georges Lefaux (L.) ; 255. Louis Cornu (A.C.P.) ; 256. Clovis Durand (L.) ; 257. Pierre Colin (L.) ; 258. André Lavanchy (L.) ; 259. André Franche (L.) ; 260. Joseph Coué (F.A.S.) ; 261. Ginetet (V.C.P.) ; 262. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 263. Roger Lefaux (L.) ; 264. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 265. Georges Lefaux (L.) ; 266. Louis Cornu (A.C.P.) ; 267. Clovis Durand (L.) ; 268. Pierre Colin (L.) ; 269. André Lavanchy (L.) ; 270. André Franche (L.) ; 271. Joseph Coué (F.A.S.) ; 272. Ginetet (V.C.P.) ; 273. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 274. Roger Lefaux (L.) ; 275. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 276. Georges Lefaux (L.) ; 277. Louis Cornu (A.C.P.) ; 278. Clovis Durand (L.) ; 279. Pierre Colin (L.) ; 280. André Lavanchy (L.) ; 281. André Franche (L.) ; 282. Joseph Coué (F.A.S.) ; 283. Ginetet (V.C.P.) ; 284. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 285. Roger Lefaux (L.) ; 286. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 287. Georges Lefaux (L.) ; 288. Louis Cornu (A.C.P.) ; 289. Clovis Durand (L.) ; 290. Pierre Colin (L.) ; 291. André Lavanchy (L.) ; 292. André Franche (L.) ; 293. Joseph Coué (F.A.S.) ; 294. Ginetet (V.C.P.) ; 295. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 296. Roger Lefaux (L.) ; 297. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 298. Georges Lefaux (L.) ; 299. Louis Cornu (A.C.P.) ; 300. Clovis Durand (L.) ; 301. Pierre Colin (L.) ; 302. André Lavanchy (L.) ; 303. André Franche (L.) ; 304. Joseph Coué (F.A.S.) ; 305. Ginetet (V.C.P.) ; 306. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 307. Roger Lefaux (L.) ; 308. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 309. Georges Lefaux (L.) ; 310. Louis Cornu (A.C.P.) ; 311. Clovis Durand (L.) ; 312. Pierre Colin (L.) ; 313. André Lavanchy (L.) ; 314. André Franche (L.) ; 315. Joseph Coué (F.A.S.) ; 316. Ginetet (V.C.P.) ; 317. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 318. Roger Lefaux (L.) ; 319. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 320. Georges Lefaux (L.) ; 321. Louis Cornu (A.C.P.) ; 322. Clovis Durand (L.) ; 323. Pierre Colin (L.) ; 324. André Lavanchy (L.) ; 325. André Franche (L.) ; 326. Joseph Coué (F.A.S.) ; 327. Ginetet (V.C.P.) ; 328. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 329. Roger Lefaux (L.) ; 330. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 331. Georges Lefaux (L.) ; 332. Louis Cornu (A.C.P.) ; 333. Clovis Durand (L.) ; 334. Pierre Colin (L.) ; 335. André Lavanchy (L.) ; 336. André Franche (L.) ; 337. Joseph Coué (F.A.S.) ; 338. Ginetet (V.C.P.) ; 339. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 340. Roger Lefaux (L.) ; 341. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 342. Georges Lefaux (L.) ; 343. Louis Cornu (A.C.P.) ; 344. Clovis Durand (L.) ; 345. Pierre Colin (L.) ; 346. André Lavanchy (L.) ; 347. André Franche (L.) ; 348. Joseph Coué (F.A.S.) ; 349. Ginetet (V.C.P.) ; 350. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 351. Roger Lefaux (L.) ; 352. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 353. Georges Lefaux (L.) ; 354. Louis Cornu (A.C.P.) ; 355. Clovis Durand (L.) ; 356. Pierre Colin (L.) ; 357. André Lavanchy (L.) ; 358. André Franche (L.) ; 359. Joseph Coué (F.A.S.) ; 360. Ginetet (V.C.P.) ; 361. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 362. Roger Lefaux (L.) ; 363. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 364. Georges Lefaux (L.) ; 365. Louis Cornu (A.C.P.) ; 366. Clovis Durand (L.) ; 367. Pierre Colin (L.) ; 368. André Lavanchy (L.) ; 369. André Franche (L.) ; 370. Joseph Coué (F.A.S.) ; 371. Ginetet (V.C.P.) ; 372. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 373. Roger Lefaux (L.) ; 374. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 375. Georges Lefaux (L.) ; 376. Louis Cornu (A.C.P.) ; 377. Clovis Durand (L.) ; 378. Pierre Colin (L.) ; 379. André Lavanchy (L.) ; 380. André Franche (L.) ; 381. Joseph Coué (F.A.S.) ; 382. Ginetet (V.C.P.) ; 383. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 384. Roger Lefaux (L.) ; 385. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 386. Georges Lefaux (L.) ; 387. Louis Cornu (A.C.P.) ; 388. Clovis Durand (L.) ; 389. Pierre Colin (L.) ; 390. André Lavanchy (L.) ; 391. André Franche (L.) ; 392. Joseph Coué (F.A.S.) ; 393. Ginetet (V.C.P.) ; 394. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 395. Roger Lefaux (L.) ; 396. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 397. Georges Lefaux (L.) ; 398. Louis Cornu (A.C.P.) ; 399. Clovis Durand (L.) ; 400. Pierre Colin (L.) ; 401. André Lavanchy (L.) ; 402. André Franche (L.) ; 403. Joseph Coué (F.A.S.) ; 404. Ginetet (V.C.P.) ; 405. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 406. Roger Lefaux (L.) ; 407. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 408. Georges Lefaux (L.) ; 409. Louis Cornu (A.C.P.) ; 410. Clovis Durand (L.) ; 411. Pierre Colin (L.) ; 412. André Lavanchy (L.) ; 413. André Franche (L.) ; 414. Joseph Coué (F.A.S.) ; 415. Ginetet (V.C.P.) ; 416. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 417. Roger Lefaux (L.) ; 418. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 419. Georges Lefaux (L.) ; 420. Louis Cornu (A.C.P.) ; 421. Clovis Durand (L.) ; 422. Pierre Colin (L.) ; 423. André Lavanchy (L.) ; 424. André Franche (L.) ; 425. Joseph Coué (F.A.S.) ; 426. Ginetet (V.C.P.) ; 427. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 428. Roger Lefaux (L.) ; 429. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 430. Georges Lefaux (L.) ; 431. Louis Cornu (A.C.P.) ; 432. Clovis Durand (L.) ; 433. Pierre Colin (L.) ; 434. André Lavanchy (L.) ; 435. André Franche (L.) ; 436. Joseph Coué (F.A.S.) ; 437. Ginetet (V.C.P.) ; 438. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 439. Roger Lefaux (L.) ; 440. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 441. Georges Lefaux (L.) ; 442. Louis Cornu (A.C.P.) ; 443. Clovis Durand (L.) ; 444. Pierre Colin (L.) ; 445. André Lavanchy (L.) ; 446. André Franche (L.) ; 447. Joseph Coué (F.A.S.) ; 448. Ginetet (V.C.P.) ; 449. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 450. Roger Lefaux (L.) ; 451. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 452. Georges Lefaux (L.) ; 453. Louis Cornu (A.C.P.) ; 454. Clovis Durand (L.) ; 455. Pierre Colin (L.) ; 456. André Lavanchy (L.) ; 457. André Franche (L.) ; 458. Joseph Coué (F.A.S.) ; 459. Ginetet (V.C.P.) ; 460. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 461. Roger Lefaux (L.) ; 462. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 463. Georges Lefaux (L.) ; 464. Louis Cornu (A.C.P.) ; 465. Clovis Durand (L.) ; 466. Pierre Colin (L.) ; 467. André Lavanchy (L.) ; 468. André Franche (L.) ; 469. Joseph Coué (F.A.S.) ; 470. Ginetet (V.C.P.) ; 471. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 472. Roger Lefaux (L.) ; 473. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 474. Georges Lefaux (L.) ; 475. Louis Cornu (A.C.P.) ; 476. Clovis Durand (L.) ; 477. Pierre Colin (L.) ; 478. André Lavanchy (L.) ; 479. André Franche (L.) ; 480. Joseph Coué (F.A.S.) ; 481. Ginetet (V.C.P.) ; 482. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 483. Roger Lefaux (L.) ; 484. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 485. Georges Lefaux (L.) ; 486. Louis Cornu (A.C.P.) ; 487. Clovis Durand (L.) ; 488. Pierre Colin (L.) ; 489. André Lavanchy (L.) ; 490. André Franche (L.) ; 491. Joseph Coué (F.A.S.) ; 492. Ginetet (V.C.P.) ; 493. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 494. Roger Lefaux (L.) ; 495. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 496. Georges Lefaux (L.) ; 497. Louis Cornu (A.C.P.) ; 498. Clovis Durand (L.) ; 499. Pierre Colin (L.) ; 500. André Lavanchy (L.) ; 501. André Franche (L.) ; 502. Joseph Coué (F.A.S.) ; 503. Ginetet (V.C.P.) ; 504. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 505. Roger Lefaux (L.) ; 506. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 507. Georges Lefaux (L.) ; 508. Louis Cornu (A.C.P.) ; 509. Clovis Durand (L.) ; 510. Pierre Colin (L.) ; 511. André Lavanchy (L.) ; 512. André Franche (L.) ; 513. Joseph Coué (F.A.S.) ; 514. Ginetet (V.C.P.) ; 515. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 516. Roger Lefaux (L.) ; 517. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 518. Georges Lefaux (L.) ; 519. Louis Cornu (A.C.P.) ; 520. Clovis Durand (L.) ; 521. Pierre Colin (L.) ; 522. André Lavanchy (L.) ; 523. André Franche (L.) ; 524. Joseph Coué (F.A.S.) ; 525. Ginetet (V.C.P.) ; 526. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 527. Roger Lefaux (L.) ; 528. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 529. Georges Lefaux (L.) ; 530. Louis Cornu (A.C.P.) ; 531. Clovis Durand (L.) ; 532. Pierre Colin (L.) ; 533. André Lavanchy (L.) ; 534. André Franche (L.) ; 535. Joseph Coué (F.A.S.) ; 536. Ginetet (V.C.P.) ; 537. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 538. Roger Lefaux (L.) ; 539. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 540. Georges Lefaux (L.) ; 541. Louis Cornu (A.C.P.) ; 542. Clovis Durand (L.) ; 543. Pierre Colin (L.) ; 544. André Lavanchy (L.) ; 545. André Franche (L.) ; 546. Joseph Coué (F.A.S.) ; 547. Ginetet (V.C.P.) ; 548. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 549. Roger Lefaux (L.) ; 550. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 551. Georges Lefaux (L.) ; 552. Louis Cornu (A.C.P.) ; 553. Clovis Durand (L.) ; 554. Pierre Colin (L.) ; 555. André Lavanchy (L.) ; 556. André Franche (L.) ; 557. Joseph Coué (F.A.S.) ; 558. Ginetet (V.C.P.) ; 559. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 560. Roger Lefaux (L.) ; 561. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 562. Georges Lefaux (L.) ; 563. Louis Cornu (A.C.P.) ; 564. Clovis Durand (L.) ; 565. Pierre Colin (L.) ; 566. André Lavanchy (L.) ; 567. André Franche (L.) ; 568. Joseph Coué (F.A.S.) ; 569. Ginetet (V.C.P.) ; 570. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 571. Roger Lefaux (L.) ; 572. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 573. Georges Lefaux (L.) ; 574. Louis Cornu (A.C.P.) ; 575. Clovis Durand (L.) ; 576. Pierre Colin (L.) ; 577. André Lavanchy (L.) ; 578. André Franche (L.) ; 579. Joseph Coué (F.A.S.) ; 580. Ginetet (V.C.P.) ; 581. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 582. Roger Lefaux (L.) ; 583. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 584. Georges Lefaux (L.) ; 585. Louis Cornu (A.C.P.) ; 586. Clovis Durand (L.) ; 587. Pierre Colin (L.) ; 588. André Lavanchy (L.) ; 589. André Franche (L.) ; 590. Joseph Coué (F.A.S.) ; 591. Ginetet (V.C.P.) ; 592. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 593. Roger Lefaux (L.) ; 594. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 595. Georges Lefaux (L.) ; 596. Louis Cornu (A.C.P.) ; 597. Clovis Durand (L.) ; 598. Pierre Colin (L.) ; 599. André Lavanchy (L.) ; 600. André Franche (L.) ; 601. Joseph Coué (F.A.S.) ; 602. Ginetet (V.C.P.) ; 603. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 604. Roger Lefaux (L.) ; 605. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 606. Georges Lefaux (L.) ; 607. Louis Cornu (A.C.P.) ; 608. Clovis Durand (L.) ; 609. Pierre Colin (L.) ; 610. André Lavanchy (L.) ; 611. André Franche (L.) ; 612. Joseph Coué (F.A.S.) ; 613. Ginetet (V.C.P.) ; 614. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 615. Roger Lefaux (L.) ; 616. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 617. Georges Lefaux (L.) ; 618. Louis Cornu (A.C.P.) ; 619. Clovis Durand (L.) ; 620. Pierre Colin (L.) ; 621. André Lavanchy (L.) ; 622. André Franche (L.) ; 623. Joseph Coué (F.A.S.) ; 624. Ginetet (V.C.P.) ; 625. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 626. Roger Lefaux (L.) ; 627. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 628. Georges Lefaux (L.) ; 629. Louis Cornu (A.C.P.) ; 630. Clovis Durand (L.) ; 631. Pierre Colin (L.) ; 632. André Lavanchy (L.) ; 633. André Franche (L.) ; 634. Joseph Coué (F.A.S.) ; 635. Ginetet (V.C.P.) ; 636. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 637. Roger Lefaux (L.) ; 638. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 639. Georges Lefaux (L.) ; 640. Louis Cornu (A.C.P.) ; 641. Clovis Durand (L.) ; 642. Pierre Colin (L.) ; 643. André Lavanchy (L.) ; 644. André Franche (L.) ; 645. Joseph Coué (F.A.S.) ; 646. Ginetet (V.C.P.) ; 647. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 648. Roger Lefaux (L.) ; 649. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 650. Georges Lefaux (L.) ; 651. Louis Cornu (A.C.P.) ; 652. Clovis Durand (L.) ; 653. Pierre Colin (L.) ; 654. André Lavanchy (L.) ; 655. André Franche (L.) ; 656. Joseph Coué (F.A.S.) ; 657. Ginetet (V.C.P.) ; 658. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 659. Roger Lefaux (L.) ; 660. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 661. Georges Lefaux (L.) ; 662. Louis Cornu (A.C.P.) ; 663. Clovis Durand (L.) ; 664. Pierre Colin (L.) ; 665. André Lavanchy (L.) ; 666. André Franche (L.) ; 667. Joseph Coué (F.A.S.) ; 668. Ginetet (V.C.P.) ; 669. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 670. Roger Lefaux (L.) ; 671. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 672. Georges Lefaux (L.) ; 673. Louis Cornu (A.C.P.) ; 674. Clovis Durand (L.) ; 675. Pierre Colin (L.) ; 676. André Lavanchy (L.) ; 677. André Franche (L.) ; 678. Joseph Coué (F.A.S.) ; 679. Ginetet (V.C.P.) ; 680. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 681. Roger Lefaux (L.) ; 682. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 683. Georges Lefaux (L.) ; 684. Louis Cornu (A.C.P.) ; 685. Clovis Durand (L.) ; 686. Pierre Colin (L.) ; 687. André Lavanchy (L.) ; 688. André Franche (L.) ; 689. Joseph Coué (F.A.S.) ; 690. Ginetet (V.C.P.) ; 691. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 692. Roger Lefaux (L.) ; 693. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 694. Georges Lefaux (L.) ; 695. Louis Cornu (A.C.P.) ; 696. Clovis Durand (L.) ; 697. Pierre Colin (L.) ; 698. André Lavanchy (L.) ; 699. André Franche (L.) ; 700. Joseph Coué (F.A.S.) ; 701. Ginetet (V.C.P.) ; 702. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 703. Roger Lefaux (L.) ; 704. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 705. Georges Lefaux (L.) ; 706. Louis Cornu (A.C.P.) ; 707. Clovis Durand (L.) ; 708. Pierre Colin (L.) ; 709. André Lavanchy (L.) ; 710. André Franche (L.) ; 711. Joseph Coué (F.A.S.) ; 712. Ginetet (V.C.P.) ; 713. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 714. Roger Lefaux (L.) ; 715. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 716. Georges Lefaux (L.) ; 717. Louis Cornu (A.C.P.) ; 718. Clovis Durand (L.) ; 719. Pierre Colin (L.) ; 720. André Lavanchy (L.) ; 721. André Franche (L.) ; 722. Joseph Coué (F.A.S.) ; 723. Ginetet (V.C.P.) ; 724. Raymond Villeret (F.A.S.) ; 725. Roger Lefaux (L.) ; 726. Albert Geoffroy (U.S.N.) ; 727. Georges Lefaux (L.) ; 728. Louis Cornu (A.C.P.) ; 729. Clovis Durand (L.) ; 730. Pierre Colin (L.) ; 731. André Lavanchy (L.) ; 732. André



## Barcelone a créé un type parfait d'Ecole d'arts industriels



La ville de Barcelone, en collaboration avec de nombreux Catalans, mécènes et patrons d'esprit moderne et pratique, a organisé et s'honore de posséder aujourd'hui en plein fonctionnement une école modèle où sont rationnellement enseignés de nombreux métiers d'art appliqué, ainsi que la chimie, l'agriculture, la tannerie, etc.

## Les innocentes victimes d'un raid d'avions allemands



L'incursion faite il y a quelques jours sur l'Angleterre par un groupe d'avions ennemis a eu pour conséquence la mort de deux petits enfants de Ramsgate, atteints par des éclats d'obus. Les obsèques de ces innocents ont eu lieu au milieu de la plus poignante émotion.